

L'INTERNAT

Serhiy Jadan

L'INTERNAT

*Traduit de l'ukrainien
par Iryna Dmytrychyn*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Internat*

The original Ukrainian edition was first published
by Meridian Czernowitz,
Chernivtsi, in 2017

© Serhiy Zhadan 2017

© Suhrkamp Verlag Berlin 2018

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-802-7

- Va le chercher, hurle le vieux.
- C'est son fils, rétorque Pacha, qu'elle aille le chercher elle-même.
- C'est ton neveu, rappelle le vieux.
- Et alors ?
- C'est mon petit-fils.

Le tout sans éteindre la télé. Il ne l'éteint plus, même la nuit. La télé est devenue leur flamme éternelle, elle est allumée pas tant pour satisfaire les vivants que pour honorer les morts. Le vieux regarde la météo comme si son nom devait y être évoqué. Lorsque celle-ci est terminée, il reste immobile quelque temps, semblant avoir du mal à croire ce qu'il vient d'entendre. Pacha ne regarde pas la télé, surtout pas cette dernière année, lorsque les nouvelles ne font qu'effrayer. Il reste dans sa chambre, derrière son bureau couvert de livres, puis n'y tenant plus il quitte le canapé pour aller dehors. Le vieux réagit au bruit, les ressorts du canapé craquent comme des branches sèches dans un feu de camp scout. Les meubles de la maison sont vieux mais solides : ils vont sans doute survivre à leurs propriétaires. La sœur avait proposé de refaire au moins les fauteuils, mais Pacha avait fait la sourde oreille. C'est comme s'offrir un lifting à soixante-dix ans : certes, c'est possible, mais mieux vaut prendre un anesthésiant. La sœur

ne se montrait presque pas ces derniers temps, plus personne ne parlait de refaire quoi que ce soit.

Pacha aimait cette maison. Il y avait passé toute sa vie. Il avait l'intention de continuer. Elle avait été construite par des prisonniers allemands, au lendemain de la guerre. C'était une bâtisse assez vaste, pour deux familles. Elle se trouvait à une rue de la station, c'était un quartier de lotissements à grande densité, où vivaient essentiellement les employés de chemin de fer. Toute leur cité avait été construite autour de la station : elle fournissait le travail, elle laissait entrevoir un espoir, semblable à un cœur noirci par la fumée d'une locomotive, propulsant du sang autour des ravins et des bois environnants. Même maintenant, lorsque le dépôt était désert comme une piscine vidée de son eau, et que seuls les hirondelles et les clochards habitaient les ateliers, la vie continuait à tourner autour du chemin de fer. Seulement, maintenant, il n'y avait plus de travail. Allez savoir pourquoi c'est dans les cités ouvrières que le travail disparaît en premier. Les ateliers ont été fermés, tout le monde s'est dispersé, s'est tapi dans les cours étroites aux puits desséchés par l'été brûlant et aux caves dont les réserves disparaissent avant Noël.

Mais Pacha n'a pas de quoi se plaindre : il est tout de même fonctionnaire. Oui, oui, pense Pacha en fermant derrière lui la porte calfeutrée de couvertures d'hôpital, il est fonctionnaire, mine de rien. Dans la cour, la neige d'un rose bleuâtre reflète le soleil couchant et le ciel vespéral, noirci de profonds pores. Piquante au toucher, la neige sent l'eau de fonte printanière et recouvre la terre noire et grasse promettant un hiver encore long : tout le monde aura le temps de s'y habituer, d'en avoir assez, de s'y résigner. Et c'est à ce moment que quelque chose d'autre commencera. Mais pour l'heure, le monde fait penser à une boule de neige : elle fond entre des mains chaudes, elle goutte, mais avec le temps les mains refroidissent et se figent, de plus en plus glacées. La neige, même en fondant, demeure assassine, le soleil se noie dans le système complexe des miroirs et des reflets et personne n'a le temps de s'y réchauffer : tout de suite après le déjeuner, derrière les sirènes humides placées au-dessus de la gare, commence le crépuscule, puis

la sensation de dégel s'évanouit, avec une impression de chaleur trompeuse.

Pacha contourne la maison, se faufile sur le sentier détrempe au milieu des arbres. Depuis toujours, ils partageaient la maison avec un employé des chemins de fer. La moitié lui appartenait, l'autre était occupée par la famille soudée de Pacha : le papa, la maman, Pacha, sa sœur. Il y a une quinzaine d'années, lorsque tout le monde vivait là, le cheminot avait brûlé sa moitié de maison. On était parvenu à maîtriser le feu. Cependant, le cheminot n'avait aucune intention de la reconstruire : il alla à la gare, prit un train en direction de l'est et disparut à tout jamais. On avait détruit la partie endommagée, blanchi le mur et continué à vivre. Extérieurement, la maison rappelait la moitié d'un pain dans le rayon d'un magasin. C'est ainsi que le vieux avait toujours fait : il achetait une moitié pour ne pas payer le superflu. Et pour qu'il n'en reste pas. Une leçon de vie ferroviaire.

Des arbres noirs dans la neige, des branches pointues sur fond de ciel carmin : la rue commence de l'autre côté de la clôture, les maisonnettes blanches des voisins, ici et là, les jaunes orangés des lumières électriques, des jardins, des clôtures, des cheminées qui laissent échapper une fumée semblable à deux hommes fatigués qui devisent dans le froid, expirant des poumons leur souffle chaud de janvier. Les rues sont vides, il n'y a personne nulle part, on entend seulement les wagons s'accrocher à la station, métal contre métal, comme si quelqu'un déplaçait des meubles en fer. Et encore venant du sud, du côté de la ville, toute la journée, dès l'aube, de lourdes explosions isolées, parfois intenses, parfois éparses. L'écho se répand dans les hauteurs, l'hiver l'acoustique est trompeuse, il est difficile de comprendre d'où vient l'obus et où il tombe. L'air est frais, l'odeur des arbres humides, le silence tendu. Pareil silence ne vient que lorsque tout le monde se tait et se met à écouter. Pacha compte jusqu'à cent et fait demi-tour. Dix. Hier soir, il y en a eu six. Dans le même laps de temps. Que diront les infos ?

Il retrouve le vieux dans la cuisine. Penché sur la table, il remplit son vieux sac de sport.

– Tu vas loin ? demande Pacha.

Quelle question, bien évidemment il va chercher le petit. D'un geste théâtral il jette son journal (comment peut-on relire des journaux déjà lus ? C'est comme lire des mots croisés déjà faits), ses lunettes (Pacha se fâche toujours avec lui à ce sujet – verres épais, vision déformée, il ne voit rien de toute manière, autant mettre des lunettes de soleil), sa carte de retraité (avec un peu de chance, il voyagera gratis), un téléphone portable usé comme un galet, un mouchoir propre. Le vieux lave et repasse lui-même ses mouchoirs, sans en charger sa fille, par principe. Une fois par mois, il sort la planche et repasse avec application les mouchoirs devenus gris avec le temps, comme s'il séchait des billets de banque dévalorisés. Pacha lui apporte régulièrement des mouchoirs en papier, mais le vieux continue à utiliser ses mouchoirs, une vieille habitude, depuis l'époque de son bureau aux chemins de fer, lorsque les mouchoirs en papier n'existaient pas encore. Le reste non plus. Le vieux ne sait presque pas se servir du téléphone portable, mais il le traîne toujours avec lui, la coque amochée, le bouton vert effacé. C'est Pacha qui alimente son compte, car il ne sait pas le faire non plus. Il prépare consciencieusement son sac, farfouille là-dedans, garde un silence vexé : il devient de plus en plus difficile, impossible de discuter, il boude comme un enfant. Pacha s'approche de la cuisinière, boit à même la bouilloire. Les puits ont séché pendant l'été, l'eau du robinet fait peur : qui sait ce qui coule de nos jours dans les tuyaux. Dès lors, on fait bouillir l'eau et on évite les plans d'eau. Le vieux ne répond pas, inspecte ses poches.

– Bon, d'accord, dit Pacha. Je vais le chercher.

Mais le vieux n'abdique pas. Il sort le journal, le déplie, le replie en quatre, le remet dans le baluchon. Les maigres doigts jaunis triturent nerveusement le papier journal, il ne regarde même pas Pacha, courbé au-dessus de la table, il veut prouver quelque chose, défie le monde entier.

– Tu as entendu ? demande Pacha. Je vais le chercher.

– Pas la peine, rétorque le vieux.

– Je t'ai dit que j'irais le chercher, répète Pacha quelque peu nerveusement.

Le vieux prend son journal et se lève en montrant sa désapprobation. Il ouvre brusquement la porte qui mène

vers le salon, une bande de lumière douce venant de la télévision tombe dans le couloir. Puis il claque la porte derrière lui, comme s'il s'enfermait tout seul à l'intérieur d'un réfrigérateur vide.

Jour un

Le matin de janvier est long et immobile, comme une file d'attente dans un hôpital. Le froid matinal dans la cuisine, l'obscurité de graphite à la fenêtre. Pacha s'approche de la cuisinière et sent immédiatement l'odeur douceâtre du gaz. Elle est toujours associée dans son esprit à un réveil énergique. Tous les matins, s'appêtant à se rendre au travail, après avoir jeté dans le cartable les cahiers des élèves et les manuels, il faut passer dans la cuisine, respirer l'odeur douce du gaz, boire du thé fort accompagné de pain noir, se convaincre d'avoir réussi sa vie, et, une fois persuadé, courir au travail. Cette odeur le poursuit toute sa vie, il perd même l'appétit lorsqu'il se réveille loin de la maison et qu'il ne sent pas la cuisinière aux brûleurs crasseux. Pacha regarde par la fenêtre, scrute la neige noire et le ciel noir, s'assied à table en secouant la tête pour tenter de reprendre ses esprits. Six heures du matin, janvier, lundi, un autre jour sans travail.

Il saisit les cahiers, les feuillette, les remet sur le bord de la fenêtre, se lève, longe le couloir, jette un regard dans la chambre. Le vieux roupille dans le fauteuil, depuis l'écran de la télévision quelqu'un essaie de lui parler, couvert de sang, mais en vain : le vieux avait coupé le son la veille, on ne peut plus l'atteindre, même en hurlant. Pacha s'arrête un instant, regarde le sang. Celui qui crie porte aussi le regard sur

Pacha et lui hurle : n'éteins pas, écoute, c'est important, cela te concerne. Mais Pacha trouve rapidement la télécommande, presse comme le dentifrice d'un tube le gros bouton rouge, jette la télécommande sur la table et sort dans la cour en fermant la porte avec précaution pour ne pas réveiller le vieux. La porte grince anxieusement dans la pénombre matinale, le vieux se réveille instantanément, trouve la télécommande et sans un mot rallume la télé où se passe quelque chose d'horrible, quelque chose qui touche tout le monde. Pacha a déjà presque atteint la station.

+

Quelque chose ne tourne pas rond, se dit-il, quelque chose ne va pas. Pas âme qui vive, aucune voix. On n'entend même pas les locomotives. Aucun commerce. La neige d'un bleu sale se transforme en eau, la température est presque au-dessus de zéro, mais le ciel est nuageux, l'humidité est suspendue dans l'air, devenant de temps à autre de la pluie à peine perceptible, la brume recouvre les lignes de chemin de fer, dissimulant les voix et les pas. Il est tôt, se dit Pacha crispé, il est encore trop tôt. Au sud, là où commence la ville, règne aussi un silence suspect, sans explosions, sans déchirement de l'air. Un bus apparaît à l'angle. Pacha soupire avec soulagement : les transports fonctionnent, tout va bien. Il est tout simplement trop tôt.

Il salue le chauffeur, ce dernier rentre précautionneusement sa tête dans le col de sa veste de cuir. Il longe les rangées vides, s'installe près de la fenêtre de gauche. Puis change d'avis et prend celle de droite. Le chauffeur l'observe avec méfiance dans le rétroviseur, comme s'il avait peur de rater quelque chose d'important. Lorsque Pacha capte son regard, le chauffeur se détourne, allume le moteur, enclenche le levier de vitesse. La ferraille crisse doucement, le bus démarre, il fait un tour d'honneur dans la brume, laissant la gare derrière eux. C'est le genre de bus utilisé pour transporter les corps, se dit Pacha sans savoir pourquoi. Des bus spéciaux, avec un ruban noir sur le côté tout au long. Je me demande s'ils ont des places pour les passagers. Ou la veuve est-elle censée s'installer sur le cercueil ? Et où vais-je aller dans ce corbillard ?

Le bus passe à travers les rues désertes. Ensuite doit venir le marché où les retraitées vendent tous les jours quelque chose d'abîmé par le gel. Le bus tourne, mais il n'y a pas la moindre retraitée, pas le moindre passant. Pacha comprend que quelque chose ne tourne pas rond, que quelque chose s'est produit, mais il fait semblant de rien. Il ne va tout de même pas paniquer. Le chauffeur évite soigneusement son regard et conduit le corbillard à travers l'eau et le brouillard. Il aurait probablement fallu regarder les infos, s'inquiète Pacha. Et surtout ce silence, après tous ces jours où le ciel du côté sud rappelait un fil de fer chauffé à blanc. Tout est calme et vide, comme si les gens avaient pris un train de nuit et quitté cet endroit. Il ne reste que Pacha avec le chauffeur, mais eux aussi passent devant deux immeubles construits sur un sol sablonneux, longent une station-service et sortent de la cité. Une longue allée de peupliers conduit vers l'autoroute, les arbres surgissent dans le brouillard tels des enfants derrière l'épaule paternelle. Quelque part au loin, là-haut, le soleil monte, il est apparu quelque part et bien qu'on ne le voie pas, on le sent déjà. Et on ne sent rien d'autre. Pacha observe avec circonspection toute cette humidité environnante, tentant de comprendre ce qu'il a raté, ce que voulait lui expliquer ce type de la télé couvert de sang. Le chauffeur contourne prudemment les nids-de-poule froids, parvient jusqu'à l'autoroute et tourne à droite. L'autobus roule jusqu'à la station, s'arrête comme à l'accoutumée, il y a toujours un passager à prendre ici. Apparemment, pas aujourd'hui. Le chauffeur, par habitude, attend un peu, les portes ouvertes, puis se tourne vers Pacha, comme s'il lui demandait l'autorisation. Les portes se ferment, le bus continue son chemin, prend de la vitesse et tombe droit sur un barrage.

– Ta mère, lâche le chauffeur.

Le barrage grouille de militaires : ils se tiennent derrière les blocs de béton, sous les drapeaux en charpie, et scrutent en silence en direction de la ville. Combien de fois était-il passé par ce lieu durant les derniers six mois, depuis que le pouvoir était revenu ici, au terme de combats brefs mais acharnés ? En se rendant en ville ou en rentrant à la station, il fallait s'attendre à un contrôle des papiers, autrement dit, à des désagréments. Bien que d'habitude on laissait passer

Pacha sans encombre, sans lui poser aucune question : il est du coin, son lieu de résidence est bien inscrit, l'État n'a rien à lui reprocher. Pacha était habitué à des regards indifférents, aux mouvements mesurés et mécaniques des forces de l'ordre, aux ongles noirs, au fait qu'il faut donner ton passeport et ton attestation de résidence et attendre que ton pays constate une nouvelle fois qu'elle a affaire à un citoyen obéissant. Les militaires rendaient les papiers, sans un mot, Pacha les fourrait dans sa poche, tâchant d'éviter tout regard. Les drapeaux de l'État exposés au vent perdaient leurs couleurs, elles disparaissaient dans l'air gris de l'automne, comme la neige dans l'eau chaude.

Pacha regarde à travers la fenêtre, voit comment on laisse passer une jeep couverte de tôle sombre. Trois hommes armés en sortent. Sans prêter la moindre attention au corbillard de ligne, ils foncent dans la foule qui se masse devant eux. Les combattants ne bougent pas, échangent des paroles brèves, s'arrachent les jumelles pour observer l'autoroute droit devant, plissent leurs yeux rouges de fumée et de nuits blanches, enchâssés de rides profondes. Mais la route est vide, vide à faire peur. Habituellement, elle est continuellement fréquentée. Nonobstant le fait que la ville est pratiquement encerclée depuis déjà un bon moment et que l'étau se resserre sans cesse, il y a toujours quelqu'un pour emprunter cette voie unique dans un sens ou dans un autre. Principalement les militaires, qui transportaient des munitions vers la ville, ou bien les volontaires qui sortaient d'ici, du nord du territoire non occupé, toutes sortes d'inutilités, telles que des vêtements chauds ou des médicaments contre les coups de froid, pour les apporter dans la ville assiégée. Qui a besoin de médicaments contre les coups de froid dans une ville pilonnée par l'artillerie lourde et sur le point de se rendre ? Mais cela n'arrêtait personne : des colonnes entières continuaient à venir jusqu'aux assiégés depuis le continent, tombant parfois de manière parfaitement prévisible sous les tirs. Bien qu'il était clair que la ville allait être abandonnée, que l'armée régulière allait se retirer, en emportant les drapeaux du pays de Pacha, et que la ligne de front allait bouger vers le nord, jusqu'à la gare, et donc que la mort se rapprocherait ainsi d'une dizaine de kilomètres. Mais qui s'en préoccupait ? Les civils, eux aussi, osaient

se lancer en direction de la ville sur le bitume défoncé. Les militaires tentaient de les en dissuader, mais personne ne leur faisait trop confiance, chacun se considérait comme le plus intelligent, avançait sous les tirs des mortiers à la recherche d'un minable papier du fonds de retraite. En effet, entre la mort et la bureaucratie, il vaut mieux parfois choisir la mort. Les militaires se fâchaient, fermaient de temps à autre les points de passage, mais dès que les tirs s'arrêtaient une foule grossissait devant le barrage. Il n'y avait pas d'autre solution que de laisser passer.

Aujourd'hui la route est complètement vide. On dirait que là-bas, en ville, il se passe quelque chose de vraiment terrible, quelque chose capable d'arrêter même les minibus et les trafiquants. Des hommes non rasés, désespérés et à cran par manque de sommeil et d'espoir, au milieu des blocs de béton et des fils barbelés, crient et s'en prennent les uns aux autres, déversant leur colère. De l'atroupement, en direction du bus, se détache un combattant long et maigre, au casque trop large, aux yeux fous et grands ouverts, probablement de peur, son bras projeté en avant leur signifiant de ne pas bouger. Pourtant, ils ne bougent pas, ils se tiennent figés, le souffle coupé. Le bus devient soudain immense et l'air si rare qu'il semble impossible de l'attraper quel que soit l'effort. Le combattant approche de la porte et frappe bruyamment la surface métallique. Le bus résonne, comme un sous-marin coulé, le chauffeur ouvre la porte un peu brusquement.

– Où tu vas, putain ? crie le militaire et, penché, monte à l'intérieur.

Son casque glisse sur son front et Pacha a l'impression de le reconnaître, mais d'où ? comment ? se demande-t-il.

Le regard méchant, le militaire s'approche, ajuste son casque, essuie ses yeux et hurle au visage de Pacha :

– Papiers ! Tes papiers, putain !

Pacha fouille dans ses poches dont le nombre croît soudainement au point qu'il s'y perd et ne trouve rien excepté toutes sortes de choses : des serviettes humides qui lui servent à nettoyer ses chaussures le matin à l'école, les cours imprimés, un avis de la poste pour un colis. Oui, oui, pense Pacha, effrayé, en regardant la figure du combattant, il faudrait passer prendre ce colis, ce colis, ce colis. J'ai oublié, se dit-il, et sa

peau devient tout à coup humide et froide, comme s'il venait lui-même d'être frotté avec une serviette humide.

– Alors ? crie le militaire, pesant sur lui de tout son poids.

Et, l'essentiel, Pacha n'arrive pas à comprendre dans quelle langue il s'exprime. Car les mots s'échappent de sa bouche de manière si abrupte et si saccadée, sans intonation ni accent, qu'il crie comme s'il crachait une maladie. Il devrait parler la langue de l'État, panique Pacha, la langue nationale, il y a un mois il y avait ici une unité de quelque part vers Jytomyr, qui riait de son glissement constant d'une langue à l'autre. Est-ce que ce ne seraient pas les mêmes ? chancelle fiévreusement Pacha, en scrutant les yeux féroces qui reflètent son angoisse.

– Je les ai oubliés, répond Pacha.

– Quoi ? – le militaire ne le croit pas.

Le chauffeur s'arrache de son siège sans savoir quoi faire, rester ou fuir. Pacha ne le sait pas non plus, et se demande : comment ai-je pu, mais comment ai-je pu ?

Mais voilà que quelqu'un pousse un cri, si perçant et si long que le militaire tressaille, se retourne et se précipite dans la rue, repoussant le chauffeur. Celui-ci retombe sur son siège, mais se relève aussitôt et se précipite dehors à son tour. Pacha leur emboîte le pas et ils accourent vers la foule, qui soudain se tait et se disperse. Et c'est à ce moment que depuis le sud, depuis l'au-delà de l'horizon, depuis la ville coupée par le siège, comme sortis d'un invisible trou d'air, commencent à surgir des hommes. Par deux, isolés ou en groupe, ils émergent lourdement et avancent par ici, vers la foule qui attend en silence. À peine perceptibles, ils grossissent peu à peu et croissent telles les ombres de l'après-midi. Plus personne ne regarde dans les jumelles et personne ne crie, comme si tout le monde avait peur d'effrayer la procession, qui remplit progressivement la route, s'allongeant déjà sur des centaines de mètres. Les hommes arrivent à pas mesurés, on dirait qu'ils ne sont pas pressés, bien qu'il soit évident qu'ils ne peuvent tout simplement pas aller plus vite : complètement épuisés, ces dernières centaines de mètres leur coûtent cher. Mais il faut marcher et ils avancent, sans discontinuer, opiniâtement, leur drapeau en ligne de mire, ils montent au barrage tels des passagers qu'on aurait débarqués d'un bus faute de billet. Le temps semble s'accélérer et tout se passe

si vite que personne n'a le temps de prendre peur ou de s'en réjouir. Les premiers atteignent déjà les blocs de béton maculés de peinture, et de nouvelles silhouettes apparaissent et descendent vers le nord, vers les leurs. Et plus les hommes approchent, plus nets deviennent leurs visages, plus le calme s'installe. Puisque maintenant on voit les yeux de ceux qui arrivent, et ces yeux n'ont rien de lumineux, on n'y voit que la fatigue et le froid. Et leur respiration est si glacée qu'elle ne produit pas de condensation. Les visages noirs de saleté, le blanc des yeux éclatant. Les casques, les cagoules noires déchiquetées. Des foulards gris de poussière couleur ocre. Des armes, des ceintures, des poches vides, des sacs à dos, des mains noires de cambouis, des chaussures maculées de poussière de brique et de terre détrempée. Les premiers, en approchant, questionnent les visages avec reproche et incrédulité, comme si tous ceux qui étaient là à les attendre leur étaient redevables, comme si cela aurait dû être l'inverse, comme si c'étaient eux, ceux venus de loin, qui auraient dû se tenir là, sous le ciel bas de janvier, et regarder en direction du sud, derrière l'horizon, là où il n'y avait rien, excepté la boue et la mort. Et voilà que le premier approche des barricades et soudain tend le poing vers le ciel, et se met à crier, comme s'il réprimandait les dieux pour leur mauvaise conduite. Il maudit, menace, se fâche, les larmes ruissellent sur son visage, ce qui le lave un peu. La foule s'écarte encore plus, et ceux qui arrivent se mêlent à ceux qui attendent, comme une eau boueuse de rivière se fond dans l'eau transparente de la mer. La foule ne tient plus au milieu des blocs froids, alors que celui qui est arrivé en premier se tient toujours au centre de la foule et hurle quelque chose au sujet de l'injustice et de la vengeance, sur la ville qui s'est rendue, qui a été abandonnée, avec tous ses habitants, livrée entre les mains ennemies, la ville qu'on n'a pas tenue car on a battu en retraite, échappé au piège. Une chance pour ceux qui s'en sont sortis, mais que va-t-il arriver à ceux qui sont restés là-bas, dans les rues mitraillées ? Que va-t-il leur arriver ? Qui va les en sortir ? Pourquoi, crie-t-il sans baisser son poing, pourquoi les avons-nous abandonnés, pourquoi avons-nous laissé tomber la ville, pourquoi avons-nous fui ? Comment est-ce possible ? Qui en répondra ? Oleh, mon cher Oleh, mon ami, je n'ai même pas eu le temps de le

mettre en terre, même pas de le couvrir de neige, il est resté à la station-service, brûlé. À qui l'ai-je abandonné ? Qui va le ramener ? Qui ? hurle-t-il en menaçant de son poing un nuage de pluie. Jusqu'à ce qu'un de ceux qui sont arrivés plus tard, se faufilant à ses côtés, lui assène un coup sur la tête, ferme ta gueule, on a suffisamment mal sans toi. Et soudain tout le monde se met à parler : les uns posent des questions, les autres répondent, quelqu'un est emmené pour se réchauffer, quelqu'un est recouvert d'un vieux plaid à moitié brûlé. Et puis soudain un autre groupe arrive au poste, portant une civière avec un homme tellement démolé et ensanglanté que Pacha détourne son regard, alors qu'un officier vocifère pour qu'on amène une ambulance, mais quelle ambulance dans un endroit pareil ? Ceux qui ont plus de forces récupèrent la civière et la traînent jusqu'au bus, allez, crient-ils au chauffeur, mets les gaz, tu vas l'emmener à la gare. Pacha se dit que ce serait la meilleure des solutions, rentrer à la maison, et fait à son tour un pas vers le bus, mais un militaire se tient déjà devant la porte, et sans même le regarder, repousse Pacha qui ne peut qu'apercevoir la civière précautionneusement posée à l'intérieur. Il remarque les cheveux collés et la blancheur sucrée des os, comme un melon coupé dont on a vidé l'intérieur, il remarque la main crispée serrant la civière, si fort, comme on tient à la vie.

Le bus tente de faire demi-tour, mais la foule grouille tout autour, elle crie et gêne, gêne et crie, et elle crie surtout de ne pas gêner. Enfin quelqu'un donne un ordre et la masse bouge et recule, le bus manœuvre et disparaît au coin de la rue. Pacha est repoussé sur le bas-côté, il tente sans succès d'en sortir, quelqu'un l'appelle dans son dos, un combattant sans casque et aux cheveux sales argentés lui demande une cigarette. Je n'en ai pas, lui répond Pacha. Et qu'est-ce que tu as ? Le militaire ne lâche pas et Pacha plonge la main dans sa poche pour en sortir son passeport.

+

Pacha se tient sur le bas-côté, écrasé par les camions, et essaie de se souvenir où il a déjà vu des doigts pareils. Crispés, morts, qui s'accrochent à la vie. Il se rappelle

immédiatement : une semaine plus tôt, le dernier jour des classes. Seulement une semaine plus tôt, tout était comme maintenant, un vent frais et le pâle soleil de janvier. Quelqu'un l'appelle depuis le couloir de l'école, il sort. Les enseignants ramènent les élèves dans les classes et ces derniers se précipitent vers les fenêtres pour voir ce qui se passe. Pacha jette un coup d'œil dans sa classe, ordonne de rester calme, promet de revenir tout de suite, mais personne ne l'écoute. Pacha voit passer la directrice, qui court en ballottant son corps malade. Pacha lui emboîte le pas, ils se retrouvent sur le perron. Devant l'école est garée une jeep pleine de militaires, une banderole à la place de la plaque d'immatriculation : un slogan belliqueux écrit sur fond noir en lettres blanches. Pacha ne s'y connaît pas vraiment en slogans, il n'arrive pas à savoir qui est en face de lui. Peut-être qu'il s'agit de volontaires, peut-être de la garde nationale. Le drapeau sur la jeep est le même que sur l'école. C'est-à-dire que le pouvoir n'a pas changé.

Les militaires courent, préoccupés, quelqu'un téléphone, le chef s'approche de la directrice, la prend fermement par le coude pour l'emmener de côté, et lui parle froidement. Pacha attrape des bribes : le militaire ne fait pas tant demander que poser des conditions. Non, dit le militaire, impossible, pas ailleurs, uniquement ici, seulement chez vous, nous vous défendons, appelez où vous voulez, même à Kyiv. La directrice s'enfonce dans son tailleur officiel noir, son visage devient terreux et elle en semble vieillie. Elle voudrait objecter, mais n'ose pas. Elle se tourne vers Pacha, comme si elle lui demandait de l'aide, mais un militaire passe devant et tapote l'épaule de Pacha, faisant retomber de sa veste de professeur de la poussière de craie.

Puis arrive à l'école un vieux pick-up marron, de la couleur d'un savon détrem pé, et on commence à décharger les blessés. Les militaires les prennent par les épaules, comme des sacs pleins, visiblement il n'y a pas de civière, ils montent difficilement l'escalier, entrent dans le couloir vide qui fait résonner les pas. Ils tournent à droite, ouvrant de leurs rangs couverts de glaise les portes de la première classe. C'est celle de langue ukrainienne. C'est-à-dire celle de Pacha. La classe où Pacha enseigne. On couche les blessés entre les bureaux, à même le sol. Pacha entre à leur suite, libère immédiatement

les enfants, qui enjambent, terrorisés, les flaques de sang. Ils se massent dans le couloir, Pacha sort aussi et les chasse en criant : rentrez, à la maison, cela ne sert à rien de rester. Il crie en russe, comme toujours en dehors de la classe, dans le couloir. Après quoi il ouvre timidement la porte. La pièce sent la boue et le sang, la neige et la terre. Les militaires apportent des couvertures, des vêtements chauds, poussent les bureaux et étendent les blessés dans les coins.

Un autre combattant entre dans la classe, une mitrailleuse à l'épaule, une cigarette à la bouche. Les cheveux noirs, les yeux noirs, et donc méfiants, la poussière incrustée dans les plis du visage : Pacha n'a vu de pareilles gueules que chez les mineurs remontant à la surface. Le type jette un regard bref aux blessés, remarque Pacha, le salue avec un accent caucasien. Il mélange les langues, mais s'efforce de parler aimablement, comme s'il était important pour lui que Pacha lui fasse confiance. Il traduit immédiatement certains mots du russe en ukrainien, s'applique, comme s'il passait un examen. D'accord, professeur, dit-il, n'aie pas peur, on n'abandonnera pas ton école, on la défendra. Tu vas continuer à enseigner.

- C'est qui ? demande-t-il en indiquant les portraits.
- Des poètes, répond Pacha, incertain.
- De bons poètes ? doute le mitrailleur.
- Des morts, précise Pacha à tout hasard.
- C'est juste, dit le militaire en riant. Un bon poète est un poète mort.

Il ouvre précautionneusement la fenêtre, place sa mitrailleuse sur le rebord. Comme s'il voulait l'aérer. Pacha ramasse les cahiers, les jette dans son sac à dos, et en sortant son regard bute sur un blessé, couché près d'un radiateur repeint : deux couvertures rêches aux taches de sang déjà sèches, un vieux sac de couchage bien usé, son visage est tourné vers le mur, on ne voit que les cheveux qui n'ont pas été lavés depuis longtemps et le cou qui n'a pas été rasé récemment. La manche coupée de sa veste militaire est posée juste à côté, on aperçoit entre les bandages sur la peau maculée, piquée de petites griffures, la main gauche sortant du sac de couchage. On dirait le passager d'un wagon de troisième classe, qui sort sa main de la couverture fournie par les chemins de fer, recouvrant son corps endormi et immobile, reproduisant les plis des genoux et le

creux du ventre, comme le saint suaire restituant le corps du Christ, et la nudité du corps de l'homme éprouvé tranche au milieu des baluchons et des vêtements chauds qui jonchent les bancs. C'est comme ici, pense Pacha, une main décharnée et pâle, recouverte de rares poils, paraît si artificielle sur fond de plancher repeint pendant les vacances d'été, sur fond des bureaux et du tableau, et cette main qui s'agrippe au sac de couchage, s'accroche, de peur de le lâcher, comme si ce sac de couchage était la dernière chose qui le retenait à la vie. L'espace d'un instant, Pacha ne parvient pas à détacher son regard des longs doigts noirs, brisés et tailladés, aux reflets bleutés d'essence, puis l'air frais de l'hiver s'engouffre, secoue le battant de la fenêtre, le mitrailleur parvient à le rattraper, Pacha se reprend et sort précipitamment dans le couloir, tombant droit dans les bras de la directrice.

– Pavlo Ivanovytsch, Pavlo Ivanovytsch, dit-elle en pleurant et en s'agrippant à son bras. Comment est-ce possible ? Dites-leur de partir !

Même quand elle pleure, elle n'est pas sincère, se surprend à penser Pacha. Elle ne sait pas du tout pleurer, elle ne sait même pas comment faire. Elle ne sait pas rire non plus.

– Dites-leur, continue-t-elle à vouvoyer Pacha, comme s'il s'agissait d'un contrôleur de tram. Dites-leur de s'en aller.

– Oui, oui, la rassure Pacha. Je leur dirai, sans faute.

Il l'accompagne jusqu'au bureau de la direction, l'aide à s'asseoir, sort et ferme la porte. Il reste planté là quelque temps, entend la directrice se calmer instantanément : elle se mouche, sort son téléphone, appelle quelque part et fulmine.

– Débrouillez-vous sans moi, murmure Pacha, et il rentre chez lui.

Les militaires fument sur le perron. En pénétrant dans le bâtiment de l'école, ils essuient leurs bottes sur un chiffon propre. Le sang part mal. Mais il part.

+

Le vent humide rend les odeurs particulièrement aiguës. Ceux qui sont venus du sud sentent le brûlé, comme s'ils étaient longtemps restés près du feu. L'air se remplit instantanément de l'odeur pesante des habits mouillés. Ils deviennent

de plus en plus nombreux, certains continuent sans s'arrêter vers la station, d'autres s'installent dans une jeep ou se font aider pour monter à l'arrière d'un camion. Il n'y a pas de place pour tout le monde, l'un des combattants heurte Pacha de son gilet pare-balles. Pacha se recroqueville, recule d'un pas, s'écarte, sa chaussure haute écrase la neige mêlée de glaise jaunâtre, puis un autre pas, encore un autre.

– Vous ne devriez pas y aller, entend Pacha.

Il se retourne au son de la voix : à ses côtés, un homme, un blouson Wolfskin sombre, des chaussures de montagne, une sacoche pour ordinateur, une barbe soignée de quelques jours, un regard ironique, presque condescendant. Il parle avec assurance, bien qu'à y regarder de plus près on remarque un menton un peu petit, des rides capricieuses près de la bouche, on dirait qu'il ne se rase pas justement pour rendre son visage plus brutal qu'il ne l'est. On lui donnerait la cinquantaine, il considère par conséquent Pacha comme un subordonné. C'est ainsi que des passagers regardent ceux qui montent en route : tout le monde a un ticket, mais les heures passées dans le compartiment du train semblent conférer un avantage douteux. Il s'appelle Peter, c'est comme cela qu'il se présente – Peter – en un russe passable, sans toutefois cacher son accent.

– Mieux vaut ne pas aller de ce côté, dit-il en indiquant le caniveau, vous risquez de rester sans jambes. De toute façon, allons-nous-en, ils vont bientôt se tirer dessus de colère.

Il fait demi-tour et commence à se frayer un passage à travers la foule. Pacha se retourne, voit la mélasse de neige sous ses pieds et se précipite à sa suite.

Ils s'éloignent le plus possible du barrage, la masse humaine se raréfie, Peter contourne prudemment un groupe de militaires qui se disputent violemment, enjambe les blessés étalés sur des couvertures et des vieux manteaux civils à même le sol. Pacha le suit pas à pas, tâchant de ne pas croiser les regards des militaires. C'est ainsi qu'il passait dans son enfance devant les chiens errants : l'essentiel étant de ne pas croiser leurs yeux, au premier regard ils sentiraient un intrus. Pacha ne s'est toujours pas habitué aux militaires depuis ces derniers mois et il les évite. Lorsqu'on l'arrêtait aux abords de la gare pour lui demander quelque chose, il répondait sèchement en regardant son interlocuteur par-dessus l'épaule. Et ici il y

en a tant, et ils dégagent tous cette odeur étrange de boue et de métal, mais aussi de tabac et de poudre. Pacha contourne avec angoisse un nouveau groupe, s'aperçoit que les combattants l'observent avec méfiance, presse le pas et rattrape Peter. Celui-ci s'approche d'une vieille Ford bleue entourée de militaires. Les combattants ont déployé sur le capot une carte faite main avec les sentiers tracés et les hauteurs marquées au crayon rouge. La carte est détremmée et rappelle la nappe maculée de vin d'un café de gare. Peter se faufile entre les militaires, tape les épaules des uns, serre les mains des autres sans quitter la carte des yeux, se met immédiatement à se disputer, fait promener son ongle rose coupé sur les lambeaux de la carte, crie avec ardeur. Mais tous les militaires crient et glissent de même leurs doigts noirs et gelés sur la carte, objectant quelque chose à Peter. En fin de compte, l'un d'entre eux, visiblement, un officier supérieur, pas très grand, bien bâti, les cheveux gris coupés en brosse, crache, enfonce son bonnet noir sur son grand crâne, prend son arme sur l'épaule et donne l'ordre de monter dans le camion. Un vieux combattant, de grande taille mais émacié et voûté, ramasse la carte et prend le volant. Près de lui s'installe le chef aux cheveux gris sous son bonnet. Les autres s'entassent à l'arrière. Peter parvient on ne sait comment à grimper avec eux, bien que personne ne semble l'avoir invité, mais il se fait tout de même une place et essaie de fermer la portière, puis se souvient soudain de quelque chose et, mettant sa tête dehors, crie à Pacha :

– Alors, vous venez ? On va pas vous attendre ! Allez, grouillez-vous !

Surpris, Pacha court vers la Ford. Mais à l'arrière, il y a déjà quatre combattants que leurs gilets pare-balles rendent particulièrement baraqués. Et puis il y a Peter qui prend place, alors qu'on se demande déjà comment ils peuvent tous tenir. Pacha hésite, piétine, mais Peter n'abandonne pas.

– Allez, allez, crie-t-il en tapant sa cuisse maigre, enserrée dans un jean noir.

Et c'est ainsi qu'ils avancent, le chauffeur courbé et le commandant devant, qui essaie toujours de trouver quelque chose sur la carte déchiquetée, à l'arrière – les combattants en gilet pare-balles, Peter avec Pacha sur ses genoux. Pacha est mal à l'aise, il n'a jamais été sur les genoux de quelqu'un,

sinon enfant. Les combattants sont aussi mal à l'aise, pour Pacha. Le silence s'installe, on n'entend que les coups secs des gilets pare-balles qui s'entrechoquent.

La Ford roule lentement, dépassant le chapelet infini de militaires qui s'éloigne du barrage en direction de la station. Des regards pleins d'espoir lancés vers leur véhicule se heurtent au nombre de passagers, les têtes se détournent de déception. Mais le chemin n'est pas long : à l'entrée du village le chauffeur tourne à droite, accélère, et la Ford, laissant des traces profondes comme des cicatrices dans la neige jaune, s'approche du parking d'un motel. Pacha est le premier à être expulsé, puis le reste des passagers retrouvent l'air humide.

Un bâtiment de deux étages, avec à l'entrée une pancarte : « Paradise ». L'aile droite abrite un café, la gauche – une station-service, la réception étant au milieu. Les vitres à l'étage ont été soufflées par des explosions et les propriétaires les ont couvertes de film plastique. Là-haut, sur le toit, la soucoupe de l'antenne de télévision a été touchée par un éclat : elle ressemble à un tournesol qui regarde vers l'est, du côté du soleil.

Le parking est plein de voitures et de véhicules militaires, des camions, des voitures à plaques d'immatriculation polonaises jamais dédouanées, un tas de ferraille automobile, sans pare-brise, aux portières déchiquetées, aux capots arrachés. Non loin trône un char, recouvert de vêtements sales et bigarrés. Au blindé sont attachés des couvertures et des sacs de couchage, des baluchons, des sacs à dos, quelqu'un a même accroché un lit pliant sur le côté. Des militaires sont rassemblés devant le café : ils fument et se disputent bruyamment. Ceux qui ont emmené Pacha partent rejoindre le groupe. Peter observe l'enseigne avec scepticisme.

– Paradise, dit-il moqueur, plutôt le premier cercle de l'enfer. Alors, vous venez ? lance-t-il à l'intention de Pacha et il se dirige vers la compagnie.

Pacha ne trouve rien de mieux à faire qu'à le suivre. Pourquoi j'obéis ? se demande-t-il en marchant. Pourquoi je l'écoute déjà ? s'interroge-t-il en tentant de ne pas perdre dans la foule la brosse soigneusement négligée de Peter. Il bouscule quelques militaires, entre dans le café.

Quelques tables, un bar au-dessus duquel sont accrochés des trophées de chasseurs : un faisan empaillé, des bois de

cerf et même une tête de quelque chose. Pacha pense qu'il s'agit d'un chien, bien qu'il puisse se tromper. Sur le côté, il y a la porte des toilettes, de l'autre côté, accroché au mur, un écran plasma. Pas une seule place libre autour des tables, des combattants assis regardent la télé qui parle d'eux. Derrière le comptoir, une femme qui observe ses clients avec haine, mais une haine lasse, tout comme elle, fatiguée et froissée, aux cheveux mal teints, c'est-à-dire qu'ils sont jaunes aux racines noires, comme si dans un champ d'herbe brûlée au soleil l'année précédente pointaient des pousses fraîches. Dans son dos, sur les rayonnages, se dressent des colas et des monticules de tablettes de chocolat. Sur le comptoir devant elle s'étalent en taches noires des poissons séchés. Alors que tout ce qui compte, elle le sort des profondeurs du comptoir, sous une lourde trappe recouverte de poissons. Elle l'extrait et elle verse. Tout le monde parle en même temps, écoutant peu et coupant la parole aux autres, l'odeur du poisson séché est si lourde, comme si on faisait ici ses adieux à un défunt depuis trois jours.

Peter fend la foule avec assurance vers le comptoir, fait un signe joyeux à la femme, celle-ci esquisse un sourire forcé sans arrêter de remplir les verres. Peter demande quelque chose, la femme acquiesce d'un hochement de tête, sans cacher sa haine, sans oublier de regarder attentivement la salle. Peter ouvre la porte latérale et Pacha se glisse derrière lui pour se retrouver dans la salle voisine. Là aussi il y a des tables, tout autant de militaires, autant de bruit, les voix qui fondent en une clameur menaçante, mais au fond de la salle, sous l'escalier qui mène quelque part à l'étage, il y a une petite table, juste pour deux, et Peter y va direct, saluant au passage un combattant, noir de fumée et d'alcool. Celui-ci, sans regarder, répond à sa salutation et dit quelque chose, et lorsque Peter s'éloigne et s'affale sur une chaise en plastique, le combattant continue à parler et à hocher de la tête, comme s'il parlait à quelqu'un d'invisible. Pacha s'assied près de Peter, l'alcool en gobelets en plastique et le poisson apparaissent comme par enchantement. Peter attrape négligemment un gobelet qu'il cogne contre un autre, tout aussi plastique et jetable, pour trinquer. Le crissement des contenants jetables, le contenu jeté sec dans la gorge. Peter brandit fièrement son gobelet,

puis d'un geste à peine perceptible déverse l'alcool sous la table, sur le sol froid de pierre. Après quoi, il sort d'une petite poche presque invisible une flasque tout aussi petite enrobée de cuir marron, la dévisse et se verse quelque chose de bon. Cependant, il n'en propose pas à Pacha : ce dernier porte avidement à ses lèvres le gobelet et expédie dare-dare le breuvage brûlant et amer de fabrication locale, tousse, lorsqu'un lui glisse dans la bouche un morceau de poisson que Pacha mâche consciencieusement, recouvrant l'odeur de la gnôle par l'odeur du poisson mort. Peter observe avec une aversion tenace et attentive, et il n'est pas évident de comprendre ce qui le dégoûte le plus, Pacha ou le poisson. Toutefois, Peter se maîtrise très vite et sourit de nouveau. Il crie dans la foule en répondant à une question, commente ce qui lui parvient de la table voisine. Il reprend une gorgée et s'intéresse à Pacha.

– Vous faites quoi ? demande-t-il.

Pacha hésite quant à la langue de sa réponse. Finalement, il choisit le russe.

– Je suis prof, dit-il brièvement.

– Ah ouais ! dit Peter en riant.

Il plonge sa main dans ses poches et en ressort l'un après l'autre deux paquets de cigarettes : un non entamé, avec des brunes bon marché, et un entamé, avec des blondes, presque sans nicotine. Il range les brunes, sort deux cigarettes légères et en tend une à Pacha. Celui-ci refuse, Peter range soigneusement la cigarette inutile dans le paquet et saisit l'autre négligemment entre ses lèvres, sort de sa poche invisible son Zippo tout neuf, fait sauter le capuchon avec le pouce de sa main gauche, allume la cigarette et cache le briquet dans sa poche, puis tire une bouffée. Il plisse les yeux comme s'il souffrait en fumant du tabac maison, se dit Pacha.

– Et où sont vos élèves ? lui demande Peter en laissant échapper la fumée, ce qui rend sa voix rauque et confiante.

– En vacances, explique Pacha.

Peter hoche la tête avec enthousiasme.

– C'est cela, en vacances, dit-il. L'école a été justement inventée pour avoir des vacances. Je partais toujours pêcher avec mon vieux pendant les vacances.

– Au bord de la rivière ? fait préciser Pacha.

– À l'océan, répond Peter.

- Quel océan ?
- L'océan Pacifique.
- Pacha ne sait pas quoi répondre.
- Où est-ce que vous vouliez aller ? demande Peter, las d'attendre une réaction de la part de Pacha.
- En ville – Pacha gigote nerveusement sur sa chaise.
- Peter se montre si avenant qu'immédiatement on ne lui fait pas confiance.
- Ouais, se réjouit de nouveau Peter. Des affaires ?
- Des affaires, acquiesce Pacha après réflexion. Un neveu dans un internat. Je vais le chercher. Pour le week-end.
- C'est tous les jours le week-end chez vous à ce que je vois.
- Pacha décide de ne pas relever.
- J'irai peut-être le chercher une autre fois, ajoute-t-il après une pause.
- C'est cela, dit Peter pour aller dans son sens. D'ici deux mois.
- Pourquoi deux ? demande Pacha.
- D'ici que la nouvelle ligne de front soit établie, d'ici qu'on monte un nouveau barrage, explique Peter. Pourquoi vous n'êtes pas allé le chercher plus tôt, puisque vous êtes en vacances ? Vous ne lisez pas les journaux ?
- Non, reconnaît honnêtement Pacha.
- Moi non plus, avoue Peter. Je les rédige, ajoute-t-il après un silence trop bref, puis, éclatant de rire, il répand la fumée de cigarette tout autour de lui.
- Mais que faire ? demande Pacha décontenancé. Il a des problèmes de santé. Je me fais des soucis pour lui.
- Allez le chercher maintenant, lui conseille Peter en souriant. Ils vont mettre encore quelques jours pour sortir – il indique les militaires –, ils auront d'autres chats à fouetter. En ville le pouvoir change. Qui sait ce que va devenir l'internat. Le nouveau pouvoir – il fait un signe de la tête dans la direction où celui-ci devrait se trouver – n'aura que faire des internats. Ils vont nettoyer la ville après le passage des vôtres.
- Pacha est heurté par cet « après le passage des vôtres », mais il se retient et n'objecte pas.
- On tire là-bas, n'est-ce pas ? avance Pacha.
- Raison de plus, admet Peter. Raison de plus. Je n'aurais pas aimé passer mes vacances sous un pilonnage d'artillerie.

Pacha réfléchit fébrilement. Il ne trouve rien de mieux à faire que d'appeler le vieux. Il sort son Nokia, compose le numéro.

– La connexion aussi se rétablira d'ici à deux mois, commente Peter. Et encore, si votre gouvernement fait des efforts – Peter appuie de nouveau sur « votre ». Il n'en a pas fait beaucoup jusqu'à présent, ajoute-t-il.

Pacha regarde l'écran : en effet, pas de couverture. Alors que hier soir tout fonctionnait parfaitement.

– Ils font exprès de brouiller la connexion, explique Peter. Pour que les vôtres – il fait un geste général – ignorent la situation. Personne ne sait rien, personne ne fait confiance à personne. C'est le Moyen Âge, continue-t-il, et il éteint soigneusement la cigarette à moitié consommée dans la canette de bière qui fait office de cendrier. Vous n'enseignez pas l'histoire par hasard ? demande-t-il le regard insistant.

– Non, répond Pacha. Pas l'histoire.

– C'est bien, le congratulate Peter on ne sait pourquoi. Enseigner l'histoire dans votre pays c'est comme pêcher du poisson, on ne sait jamais ce qui va ressortir. Bien que j'apprécie votre amour pour l'histoire, dit Peter en sortant une nouvelle cigarette, et en faisant de nouveau claquer son Zippo – il poursuit à travers de nouvelles volutes de fumée : Vous faites bien, cherchez, creusez, les gars. Je vous conseillerai seulement... continue Peter affalé sur le dossier de la chaise, la cigarette coincée entre deux doigts, et Pacha l'écoute, mais il remarque aussi comment entrent dans la salle quatre militaires au visage particulièrement sombre et aux mouvements lourds et saccadés, les yeux rouges de rage et de fumée : ils jettent un regard sur la salle et repèrent instantanément et infailliblement deux civils parmi les combattants – Pacha et Peter – et se dirigent vers eux, contournant inexorablement les tables. Les autres occupants s'aperçoivent soudain de ce mouvement, les conversations s'éteignent, tout le monde observe les quatre qui avancent vers leur table, tout le monde se fige dans une attente, seul Peter est tellement pris par son histoire qu'il ne remarque rien, il tourne le dos à tout le monde, regarde Pacha à travers les volutes de fumée et continue à pérorer avec le plus grand sérieux, marquant des pauses, comme s'il écoutait sa propre voix.

– Je vous conseillerai seulement d’être prudent avec l’histoire. L’histoire, voyez-vous, est une chose... – il se tait un instant, cherchant un mot juste et soudain prend conscience du silence général et regarde Pacha avec insistance ; Pacha n’arrive pas à comprendre ce qu’il lui veut, et subitement il percute que Peter regarde ses lunettes, regarde et y voit le reflet des quatre qui pèsent derrière son dos et, l’espace d’un instant, la panique s’empare de son visage, les coins de ses lèvres tremblent et la veine de son cou frémit du désir spasmodique de se retourner, mais Peter se maîtrise en bon professionnel, tire de nouveau sur sa cigarette, quelque peu nerveusement, et relâche doucement une bouffée dans l’air, avant de conclure : ... une chose que personne n’a le droit de vous prendre !

– Vous êtes qui !? lui souffle le premier droit dans la nuque.

Pacha, effrayé, fixe les rangers militaires aux bouts abîmés, avec des brins d’herbe de l’année précédente collés dessus, les genouillères usées, les lourdes poches latérales remplies de quelque chose de pointu et de métallique, la kalache que l’homme tient dans ses mains comme un bébé qui refuse de s’endormir, les munitions avec quelques chargeurs, les lambeaux de scotch coloré en guise de brassards, mais surtout le couteau qui pointe de la poche spéciale du côté du cœur, avec un manche noir aux profondes entailles. Pacha se met involontairement à les compter, mais le militaire répète :

– Vous êtes qui ?

Le deuxième et le troisième militaires se mettent de chaque côté, coupant les possibilités de fuir. De toute manière, quelle fuite ? se demande Pacha désespéré. Quelle fuite ?

Le quatrième regarde par-dessus l’épaule de son camarade avec une défiance telle que Pacha enlève ses lunettes, comme s’il voulait les nettoyer, mais en réalité c’est pour ne pas le voir. Mais voilà que Peter se retourne en arborant un sourire insouciant.

– Presse, dit-il en plongeant sa main dans une poche profonde, à l’évidence pour chercher sa carte, et tous les quatre se crispent instantanément, mais Peter sort déjà les papiers nécessaires. Tout va bien – il s’efforce de paraître simple et futile –, je suis de la presse. Voici ma carte.

Le premier prend sa carte et, sans la regarder, la passe au quatrième.

– Hans, vérifie.

Hans la prend et fait promener le long des lignes ses doigts rouges et gelés, aux ongles noirs de terre. Peter sourit, tend la main, allez, rends-la, on a une discussion passionnante à terminer, ne vous en mêlez pas. Hans, hésitant, lui tend déjà la main avec le document. Toutefois, il réfrène son mouvement et jette un nouveau coup d’œil.

– Tu as passé la frontière quand ? demande-t-il soudain.

– Il y a un mois, répond Peter après un bref silence.

– C’est cela – Hans ne le croit pas vraiment. Je te suis depuis l’automne.

– Allons donc, lâche Peter avec défi.

– Eh oui, je te le dis, répond Hans sur le même ton, passant le document au premier.

Celui-ci regarde Peter sans rien dire.

– Écoutez, dit Peter en se levant, ce qui a pour conséquence de crispier de nouveau les quatre militaires. J’étais déjà venu en automne. Voici mon passeport, tous les tampons sont là.

Il sort son passeport et le passe au premier, qui le transmet derrière, sans un mot, tout en gardant un œil sur Peter. Ce dernier tente de se contrôler, glisse sa main dans sa poche, augmentant de nouveau le degré de tension, pour en sortir des cigarettes.

– Vous fumez ? demande-t-il en passant son regard de l’un à l’autre.

Mais tout le monde se tait. Après avoir feuilleté le passeport, Hans le tend au premier, se penche et lui glisse quelque chose à l’oreille. Le premier hoche la tête et rend les documents à Peter.

– Où est le problème alors ? demande Peter en feignant d’être inquiet.

Le premier militaire garde longuement le silence tout en dévisageant Peter et lorsque celui-ci détourne le regard, il déclare :

– Le problème est que quelqu’un moucharde. C’est-à-dire, transmet des informations. Et ce serait un civil.

– Pourquoi un civil ? dit Peter en souriant.

– Parce que nous connaissons tous les autres, répond le militaire. Quelqu'un moucharde. T'aurais pas une idée ? demande-t-il soudain à Peter.

Tous les quatre prennent instantanément Peter en étau. Celui-ci devient blême.

– Non, dit-il. Je ne sais pas.

– Sûr ? – le militaire repose la question.

– Certain, répond Peter sans hésiter.

– Bon, d'accord, accepte le militaire. Tu peux y aller, dit-il à Peter et il se tourne brusquement vers Pacha. À toi, maintenant.

Pacha installe maladroitement ses lunettes sur son nez, fouille dans ses poches, trouve le passeport et le tend au premier. Mais il sent que c'est insuffisant, qu'il faudrait dire quelque chose, les assurer que tout va bien, qu'il n'y a aucun problème avec lui, Pacha.

– Je suis avec lui, balbutie-t-il fébrilement en se tournant vers Peter.

Pour s'apercevoir que Peter n'est plus là. Il a déjà réussi à disparaître, à fondre dans l'air, en oubliant sur la table le paquet non entamé de cigarettes brunes.

+

Pacha est assis dans une pièce spacieuse et froide, avec un ordinateur et un coffre-fort noir : probablement le bureau de la comptabilité. Il n'a pas eu le temps de lire la pancarte : Hans l'avait conduit en haut de l'escalier, poussé dans la pénombre humide du couloir, doucement mais fermement, pour qu'il ne songe même pas à résister. Il n'y pensait pas de toute manière, il avançait dans le couloir sombre presque à tâtons. Réagissant à une tape dans le dos, il s'est arrêté. Hans s'est approché de la porte, a tenté de l'ouvrir, la poignée de la porte a gémi en craquant dans sa main, mais la porte n'a pas cédé. Alors il a essayé de l'enfoncer avec son épaule et s'est engouffré dans une pièce vide. En entrant, il a observé avec scepticisme le coffre-fort fermé et ne l'a pas touché.

– Attends ici, a-t-il crié en direction de Pacha.

– Longtemps ? s'est enquis Pacha à tout hasard.

– Tant qu’il le faudra, a coupé court Hans. On fait la vérification et tu pourras partir.

Pacha a traversé la pièce, s’est installé sur une des trois chaises placées le long du mur. Puis il a changé d’avis et en a choisi une autre. Hans l’observait sans commenter.

– Reste ici, dit-il enfin. Ne tente pas de fuir.

– D’accord.

Hans est sorti, fermant soigneusement la porte cassée derrière lui.

Pacha est assis et attend. La chambre est fraîche, le film plastique qui a remplacé les vitres ne protège ni du vent ni de l’humidité. Il reste sans bouger et se demande : comment ai-je pu me faire prendre comme ça ? Jusqu’à présent ça passait plus ou moins. Il croisait de temps à autre des militaires, mais par hasard et à l’occasion : dans la rue, au magasin, à la gare. Lorsqu’on l’abordait, il disait qu’il était enseignant. D’habitude, cela marchait, indépendamment du camp auquel appartenaient les hommes armés. Les hommes d’Église et les maîtres d’école sont les derniers à être embêtés pendant la guerre. À tort. Pacha se souvient de la première fois que des hommes armés lui ont parlé, encore au printemps dernier, lorsque tout ne faisait que commencer et qu’ils avaient fait leur première apparition en ville, en prenant d’assaut les postes de police et en arrachant les drapeaux des bâtiments publics ; la plupart des habitants ne savaient pas quelle attitude adopter à leur égard et ce qu’il fallait attendre d’eux. Pacha non plus ne savait pas et ne voulait pas savoir, il rentrait après les cours et avait décidé de couper par le parc. Il marchait sans presser le pas dans une allée ensoleillée de mai : l’année scolaire touchait à sa fin, l’été arrivait, on avait envie de s’enfermer dans une pièce et de ne pas en sortir jusqu’à la cloche de la rentrée. C’est là qu’il s’est fait pour la première fois arrêter par deux hommes portant des armes automatiques. Il serait plus juste de dire que c’est Pacha, avec sa myopie et sa distraction, qui leur est rentré dedans : ils se devaient donc de réagir, arme oblige. Et voilà qu’ils l’arrêtent, en toute sincérité, assez mollement, sans rouler les mécaniques. Pacha se rappelle que certains d’entre eux, surtout ceux qui n’étaient pas du coin, qui étaient venus de loin, se comportaient justement comme ça : ostensiblement bienveillants, toujours souriants avec les

locaux. Des bonbons pour les enfants, des places dans les bus pour les aînés, une patience polie dans les files d'attente : nous sommes là pour vous, nous sommes comme vous, nous vous protégerons, vous continuerez à élever vos enfants. On a envie de plaire à tout le monde, surtout quand on a une arme entre les mains et qu'on ne sait pas contre qui il faudra la tourner. Ceux-là aussi parlaient avec une bienveillance ostensible, comme à un vieil ami, du genre, où cours-tu comme ça, pourquoi ne regardes-tu pas où tu mets les pieds ? L'un d'eux, au visage rond et doux, a immédiatement éclaté d'un rire insouciant comme un enfant, l'autre aussi voulait rire, mais il n'a pas réussi et ne parvenant qu'à un rictus a détourné le regard. Pacha a tout de suite buté contre ce regard, celui d'un pêcheur qui sait attendre et qui sait ce qu'il attend. Et puis il y avait son nez, aplati, écrasé entre ses joues, comme chez un vieux syphilitique ou un boxeur. Alors que la face de lune était déjà en train de taper sur l'épaule de Pacha, plaisantant gentiment sur ses lunettes. Pacha n'a pas apprécié, il s'en souvenait très nettement : tout semblait artificiel et emprunté, comme s'il s'agissait d'un spectacle. Ils n'avaient pas l'air naturel, comme des acteurs sortant du théâtre pour acheter des cigarettes : treillis tout neufs qui sentaient l'entrepôt, bandanas de pirate comme chez les vacanciers en Crimée, lunettes de soleil. De vieux AK, à l'évidence pris aux flics locaux et, en même temps, des baskets blanches toutes neuves, probablement acquises récemment, peut-être même pour ce pays, pour cette guerre, qui n'ont pas encore pris la poussière des rues, n'ont pas été souillées par l'herbe, flambant neuves, pour de grandes occasions uniquement, qui contrastaient fortement avec leur uniforme et leur arme. Pacha regardait leurs baskets, ne sachant que répondre. Et eux riaient, avant que le nez plat ne demande, l'air de rien :

– T'es qui, toi ?

Et il continuait à sourire de travers, comme s'il disait : je demande comme ça, tu peux ne pas répondre, mais mieux vaut répondre, bien sûr.

– Je suis prof, a répondu Pacha en déglutissant péniblement.

L'essentiel, a-t-il pensé, c'est qu'ils ne demandent pas de quoi.

– Et tu enseignes quoi ? – le nez plat semble avoir deviné son désarroi.

– Un peu de tout, a répondu Pacha.

Il se tenait devant eux, sans lever les yeux, au point qu'ils ont pensé qu'il avait peur et ils n'étaient plus aussi bienveillants, mais plutôt hautains, comme on l'est avec un faible qui n'ose pas regarder dans les yeux. Bien qu'en réalité Pacha ne faisait qu'observer leurs baskets neuves.

– Votre éducation est à chier, a dit le nez enfoncé et ils se sont mis de nouveau à rire.

Pacha a fait un signe de tête en guise d'adieu, les a contournés et a continué à avancer à petits pas, tout doucement. L'essentiel est que personne ne crie dans son dos, se disait-il, l'essentiel est qu'ils ne crient pas quelque chose de vexant. Il s'éloignait, le souffle coupé, pour qu'ils n'entendent pas le battement de son cœur. Pourquoi je ne leur ai rien répondu ? s'est-il demandé par la suite. Pourquoi je n'ai rien dit ? Il a fait dix mètres, vingt, une cinquantaine, une centaine. Le rire dans son dos a cessé. Pacha a bifurqué à gauche dans une petite rue. Tout était fini.

+

Pacha sort son portable, vérifie l'heure. Midi. Cela fait une heure qu'il est là et personne ne vient le chercher, personne ne vient le relâcher. Attendons encore un peu, se rassure Pacha, un tout petit peu. Il attend encore, puis encore, et plus il attend, plus le froid s'installe : le film plastique à la fenêtre ne retient absolument pas la chaleur, le vent froid frappe par vagues successives. Pacha tente d'en faire abstraction, se lamente sur son sort, pourquoi devait-il sortir à un moment aussi inopportun, puis il se met à blâmer les militaires qui le gardent ici, arbitrairement, dans cette pièce glaciale, sans en avoir le droit. Et plus il souffre du froid, plus juste lui semble son indignation. Que diable ? songe Pacha. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Je vais tout de suite leur dire tout ce que j'en pense. Il se lève résolument, s'approche de la porte et la tire tout aussi résolument sur lui. Mais la porte émet un grincement si menaçant que sa résolution s'évapore instantanément. Et il se tient là, sans lâcher la poignée, écoute anxieusement le

silence du couloir, n'entend rien. Maintenant il a peur de s'aventurer dans le couloir, d'y rencontrer quelqu'un. Il a peur aussi de fermer la porte, peur qu'elle ne se remette à grincer, que quelqu'un ne surgisse de l'obscurité humide. Il demeure immobile, ne sachant pas ce qui l'effraie le plus. Mais il a peur aussi de rester planté comme ça : Pacha glisse sa tête dans le couloir. Il est vide. Je vais revenir, se dit-il, je vais juste trouver quelqu'un pour leur rappeler mon existence et je reviendrai, sans faute. Il laisse la porte entrouverte et avance à l'aveuglette dans le couloir obscur, touche une porte, puis la suivante, puis encore une autre, la quatrième n'est pas verrouillée. Pacha la pousse pour se retrouver dans une chambre d'hôtel. La lumière diffuse et vacillante de la fenêtre couverte de film plastique l'aveugle après l'obscurité du couloir. Comme s'il était sous l'eau, Pacha regarde le lit défait, la petite table jonchée de bouteilles vides de mousseux local. Dans le coin, la télé diffuse les infos et Pacha a l'impression de les avoir déjà vécues dans la vie réelle, à l'air libre, à quelques kilomètres de là. Il est happé par l'image mouvante et ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'il aperçoit sur le lit des vêtements éparpillés. Une jupe noire, un collant noir et de la lingerie fine, comme vaporeuse. Et aussi un chemisier. Et une veste. Avec un badge portant une inscription imprimée SERVICE, avec en dessous, ajouté au marqueur bleu, ANNA. Cette dernière est sans doute sous la douche, devine Pacha, en entendant le bruit de l'eau qui cogne contre la porte en plastique de la cabine et le corps féminin chaud, pour s'écouler le long de ses jambes et se perdre dans les tuyaux de canalisation. Si Anna revient dans la chambre à cet instant et tombe sur Pacha, ce sera un scandale. On va peut-être même me fusiller, suppose Pacha. Il faut partir d'ici, se dit-il. Mais il regarde de nouveau la lingerie, négligemment jetée sur le lit, et comprend qu'elle garde encore la chaleur du corps et que ce serait bien d'attendre qu'elle revienne, de lui tendre les vêtements, attendre qu'elle s'habille, faire connaissance. Bien que, songe Pacha, je sais déjà qu'elle s'appelle Anna. Il faudrait la retrouver après tout cela. La retrouver et lui en parler. Voudrait-elle seulement parler avec moi ? doute Pacha, en écoutant l'eau s'écouler. Il se retourne et découvre son propre visage. Dans le miroir du mur d'en face. Des cheveux clairs qui n'ont pas été coupés

depuis longtemps, des lunettes à monture fine bon marché, des poches sous les yeux, une barbe de deux jours qui ne lui donne pas tant l'air d'un baroudeur que de laisser-aller. Un grain de beauté sur la tempe droite, une cicatrice au cou depuis l'enfance. Il ajuste ses lunettes, regarde ses doigts. Oui, il y a aussi cette main qu'il déteste. Une pensée traverse son esprit : il ne s'aime pas. Mais une autre pensée lui fait comprendre qu'il aimerait bien se plaire. Il sort dans le couloir et ferme doucement la porte derrière lui.

+

Il y a encore plus de monde en bas. Ou bien ils crient plus fort. Pacha se glisse entre les dos et, tâchant de ne pas attirer l'attention, se faufile jusqu'à la porte. Dans le coin, une grande table de types penchés en avant discute tout bas, basculant de temps à autre sur les dossiers des chaises dans un éclat de rire nerveux. L'un d'eux se retourne à moitié, parcourt la salle d'un œil en apparence nonchalant, bien qu'en réalité très attentif, qui accroche Pacha. C'est Hans, reconnaît Pacha et il se fige de terreur, incapable de bouger. L'œil perçant de Hans se plisse l'espace d'un instant, butant sur Pacha, la ridicule qui le souligne tressaille imperceptiblement, après quoi son regard continue son parcours, Hans se retourne et tape sur l'épaule de son voisin. Ce dernier tourne la tête, fixe Pacha et se lève doucement. Pacha ne bronche pas, effrayé même à l'idée d'ajuster ses lunettes. Le militaire se dirige lentement vers lui, contournant négligemment les tables et leurs occupants, s'approche, vrille Pacha du regard et ne dit rien. Puis il sort de sa poche le passeport de Pacha et le lui glisse dans sa main mutilée. Dès lors, il lui tourne le dos et revient sans empressement à sa place. Pacha finit par reprendre ses esprits et se dirige rapidement vers une autre pièce, et alors qu'il cherche à contourner le bar un jeune militaire le tire par la manche : le casque accroché à son bras se balance comme une marmite, il a des rangers montants, probablement pris sur un autre et trop grands, aux lacets coupés et entourés de scotch. Celui-ci crisse à chaque pas, le militaire, sans un regard, traîne Pacha vers le bar : minute, te bile pas. Pacha est derrière lui, regarde : le militaire montre à la serveuse les deux doigts de la

victoire, mais en vérité il ne fait que commander deux verres, puis pendant qu'elle prépare la commande, il fouille dans ses poches à la recherche d'argent et en sort une poignée de petits billets. Mécontent, il plonge de nouveau la main dans sa poche, sans lâcher la main de Pacha, et soudain en extrait une grenade. La femme se raidit, le militaire pose la grenade sur le comptoir et continue à farfouiller dans ses poches, alors que la grenade roule sur le comptoir, lentement, la femme n'arrive pas à en détacher son regard, l'alcool déborde et ceux qui se trouvent autour remarquent eux aussi la grenade mais ne parviennent pas à émettre le moindre son et ne font que regarder comment elle roule lentement jusqu'au bord, s'arrête, puis bascule et se projette au sol.

– À terre ! crie quelqu'un au-dessus de son oreille et fend la foule.

La femme aussi pousse un cri strident. Pacha arrache sa main de celle du militaire et se jette vers la porte, vers la lumière. Mais à cette période de l'année, il n'y a presque plus de lumière, et celle qui reste est humide et malade.

+

– Où allons-nous ? lui demande le chauffeur de taxi.

– À la maison, répond Pacha.

– T'es militaire ? continue le chauffeur.

– Civil, répond Pacha.

– D'accord, fait le chauffeur en braquant le volant de mauvaise grâce, comme s'il était en train d'essorer des vêtements mouillés.

Au début, il ne dit rien, puis n'y tenant plus, il se met à parler. Il fulmine et s'énerve. Abstraction faite de sa colère et de ses nerfs, il dit qu'il n'y a pas de routes parce qu'elles ont été dévastées, foutues, un point c'est tout, plus de routes. Et on ne comprend pas ce qui l'irrite le plus, le fait qu'elles n'aient jamais existé, qu'elles n'existent plus ou que probablement, il n'y en aura jamais par ici. Et il s'emporte et rouspète, dit que les routes et les militaires, tout est foutu, son frère est resté avec les autres dans une cave, avec les siens, et ne veut pas en sortir, je lui dis, raconte-t-il à Pacha, viens, je vais te conduire de l'autre côté, là il y a au moins du travail, alors que là-bas,

on n'en sait rien de ce qui va se passer, peut-être que le nouveau pouvoir va te fusiller, mais il reste, il a peur de laisser sa maison, mais qu'est-ce qu'une maison, demande-t-il à Pacha, qu'est-ce qu'on en a à foutre de cette maison, et les routes, ces putains de routes... ?

– Et alors, l'interrompt Pacha, on peut sortir de là-bas ?

– Qui ?

– Ton frère. On peut le faire sortir ? Tout a l'air verrouillé.

Et c'est là que le chauffeur explose. Il commence à nier méchamment et à démontrer, mais de nouveau il faut filtrer ce qu'il dit, qu'il existe cent vingt-cinq possibilités d'entrer et de sortir. On peut en faire sortir des wagons entiers. C'est ce que font pas mal de gens. Et que depuis ce matin il avait déjà fait deux voyages, en contournant les barrages et en roulant tous les généraux. Et que ce qu'on montre à la télé n'a rien à voir, et que de toute manière il ne la regarde jamais, car il n'y a rien à voir...

– Et alors, l'interrompt de nouveau Pacha, on peut vraiment y aller ?

– Sans déc, dit le chauffeur en hochant la tête.

– Et à l'internat ?

– À l'internat ? – le visage du chauffeur s'obscurcit. En principe, oui. Seulement, hier, il y a eu pas mal de tirs là-bas.

– On a tout pété ? précise Pacha.

– On a tout pété, ne contredit pas le chauffeur. Je crois qu'on a tout fait péter. Mais je ne suis pas sûr. Cela fait longtemps que je ne suis pas allé là-bas. Qu'est-ce que j'aurais oublié là-bas, à l'internat ?

Ils se regardent : Pacha est un peu enveloppé, non rasé depuis suffisamment de jours pour que le poil soit considéré comme une barbe, en bonnet de ski et, l'essentiel, il porte des lunettes, qui enlèvent toute envie de lui faire confiance ; le chauffeur, en veste de cuir de taille démesurée, usée et éraflée, comme s'il dormait dedans, comme si c'était sa peau, le faisant ressembler à un iguane dans un zoo. S'il crève, on ne lui arrachera même pas sa peau, tant elle est usée. Et sa casquette est aussi de cuir et tout aussi usée, comme un ballon de foot qui a longtemps roulé sur le bitume. Les yeux ronds de poisson, la moustache dissimulant un bec-de-lièvre, il regarde Pacha, tentant de comprendre où il veut en venir. Pacha le

regarde lui aussi à travers les verres de ses lunettes d'intello et se dit que toute cette usure ne vient pas de la pauvreté, sa voiture est correcte, bien que pas neuve, mais elle semble avoir été entre de bonnes mains aux Pays-Bas, et il ne sent pas mauvais, c'est-à-dire, il ne pue pas, et c'est déjà bien comme ça, mais cette veste fichue... On dirait qu'il passe son temps à se frotter contre quelque chose, comme un chat contre la jambe de son maître. Ou bien une vache contre un poteau.

– Alors, on y va ? s'enquiert l'iguane.

– Tu vas me conduire à bon port ?

Pacha ajuste involontairement ses lunettes, retire sa main, je la déteste, se dit-il, je me hais pour ce mouvement de main, qu'est-ce que tu as à les ajuster sans cesse, tes lunettes ?

– Peut-être pas à l'internat, répond l'iguane. Mais je peux t'emmener à la gare. Et tu te débrouilleras après.

– Bon, vas-y, accepte Pacha, hésitant.

– T'as du fric au moins ? demande à tout hasard l'iguane en clignant de l'œil.

Même si l'œil a du mal à obéir, tout en vrillant Pacha : rond, poissonneux, visqueux, comme l'air matinal.

Le chauffeur manœuvre devant le motel, sous le nez des militaires qui fument et les observent comme une banale cible mouvante. L'Opel, couverte de boue, fend les flaques d'eau et cahote par l'étroite voie en bitume loin de l'autoroute, dans l'humidité grise du panorama hivernal qui s'ouvre devant leurs yeux dès qu'ils escaladent un monticule et contournent le sous-bois. Les champs s'étendent à perte de vue, et là où on ne peut plus rien distinguer, derrière la brume et les nuages bas ressemblant à des cargos, il y a aussi quelque chose, quelque chose qui respire, brûle et brille. Pacha comprend qu'il doit s'agir de la ville. Le chauffeur souffre dans les nids-de-poule, sautille, fulmine. Il ne se détend que lorsque le motel disparaît derrière le sous-bois, freine, dit vouloir nettoyer le pare-brise, descend sur le bas-côté, ramasse à pleine main de la neige dure et noire et se met à frotter. Pacha observe la neige se défaire et glisser sur le pare-brise, diluant l'espace. Il voit le chauffeur souffler douloureusement sur ses doigts gelés, il le voit s'écraser de son cuir usé contre le capot sale pour atteindre les recoins du pare-brise et pétrir les caillots givrés. Pacha quitte la voiture et regarde vers le sud, s'efforçant de tuer le temps qu'il n'a du reste pas en abondance.

Un champ noir de tournesols non récoltés de l'année dernière, des îlots de neige grisâtres virant au bleu, une terre humide et grasse, des ornières profondes laissées par des véhicules militaires qui se sont enfoncés dans ces sombres couloirs de tournesols soit pour tirer et continuer leur route, soit pour céder le chemin à la colonne d'en face. Pacha fait un pas en avant, l'herbe perce à travers la croûte neigeuse durcie, il vaut mieux ne pas s'y aventurer, se rappelle-t-il, et il recule vers la voiture qui signale sa présence par une chaude odeur d'essence. Derrière les tournesols gelés s'étirent des poteaux électriques, semblables à des séchoirs pour les filets de pêche. Le métal noir soutient les lignes horizontales des fils qui coupent le ciel, s'enfonçant dans la pluie. Dans la vallée, loin derrière les champs, se hérissent en poils humides les arbres nus de la coopérative des datchas. Cet hiver, les arbres sont particuliers. Ils sont sensibles comme les animaux, frémissent à chaque explosion, gardent leur chaleur à l'intérieur, ne gèlent pas ; le sol fond autour de leur tronc, laissant apparaître dans les ronds noirs la vieille herbe verdâtre. L'écorce est humide et vulnérable, lorsqu'on la touche, on se tache de ce jus de douleur sombre, comme de la peinture, comme le sang des entailles. Et derrière, les datchas s'étirent le long du lit peu profond de la rivière polluée, complètement envahi par les roseaux ; on devine les grilles de l'usine de réparation en contrebas d'un ravin gorgé de pluie et de brouillard qui se tourne vers la ville, et l'air devient si dense qu'on n'y voit plus rien, et pourtant il y a quelque chose. Bien plus, c'est là que tout commence, c'est là que commence la ville. Enfin, sur le côté, à l'horizon, où la lumière du ciel se teinte de lait et de plomb, pointent les cheminées du combinat : hautes, froides, mortes. Et, l'essentiel, il n'y a pas un seul oiseau. Comme si on était au temps d'une grande famine et que tous les oiseaux avaient été mangés. Et quelque part au milieu de tout cela doit passer la ligne de front. Une véritable ligne de front. Et si auparavant, tant que la ville était assiégée, Pacha n'avait jamais été amené à la franchir, aujourd'hui, il devrait le faire. C'est comme ça, se rassure Pacha, pas grave.

+

Pacha a pris un taxi pour la dernière fois un mois plus tôt, en rentrant de la ville. La route essayait déjà des tirs, mais tout le monde pensait qu'en accélérant il y avait peu de chances de se faire tuer. Ils se trouvaient, comme un troupeau effrayé, à la sortie de la ville, près d'une vieille station-service abandonnée : Pacha et quelques femmes qui rentraient chez elles, à la station, chargées d'autant de baluchons que de péchés. Personne ne voulait les prendre en voiture, au bout d'un long moment une Lada s'est arrêtée au beau milieu d'une flaque d'eau. Une des femmes a fait signe au chauffeur de s'approcher, ce n'est pas très commode de patauger dans l'eau, mais le chauffeur s'est mis à vociférer et plus personne n'a osé rien dire, tout le monde s'est exécuté. Il a continué à hurler pendant tout le trajet, démarrant en trombe, s'engouffrant dans un champ et roulant à tombeau ouvert dans l'espace noir de charbon entre la ville et la gare, sans jamais diminuer sa vitesse, sans jamais allumer les phares, il roulait et hurlait, tant qu'il pouvait, sur les malheureuses femmes. Et elles, en réponse, ne faisaient que hocher la tête, sans un mot, comme si elles acquiesçaient en vraies pénitentes à l'église : elles sont venues expier et font pénitence, ici et maintenant, sinon, pourquoi venir ici ? Pacha voulait interrompre le chauffeur pour défendre la dignité de ces femmes, mais il ne l'a pas interrompu, ne les a pas protégées et, en sortant, a même payé plus qu'il ne fallait.

+

La route était défoncée à tel point qu'on l'empruntait plutôt par respect pour son passé. On aurait pu avec le même succès rouler sur un chemin détrempe de terre battue. Mais l'iguane-chauffeur semblait connaître cette route comme son propre corps : il gratte où il faut, il appuie là où ça fait mal. Lorsque sur le bas-côté apparaît une grande croix en bois, il se signe frénétiquement. Ce faisant, il jette un regard mauvais à Pacha, pour voir s'il allait faire de même. Pacha fait semblant de ne rien remarquer. À la bifurcation, en bas, devant le pont, des barrages abandonnés comme des nids d'oiseau dévastés. Des vêtements, de la vaisselle, des journaux, des boîtes de ration de l'armée éventrées, des sacs de sable déchiquetés par le vent : tout cela est laissé à ciel ouvert, s'enfonce dans

la terre, se mêle à la neige et à la boue. En passant devant les barrages, l'iguane se crispe : personne ne sait ce qu'ont laissé derrière eux ceux qui ont croupi ici ces derniers mois, quelle surprise on peut trouver dans leurs tanières. On ne saurait même dire aujourd'hui à qui appartenaient les barrages : tout a été brûlé, criblé par les éclats, alors que les arbres alentour ressemblent à des mâts de bateaux, pointus, élancés et sans branches. Passer le pont était particulièrement effrayant, car un pont est un objet stratégique et en tant que tel donne envie de le faire sauter, de l'envoyer en l'air avec tous ceux qui ont décidé de le traverser. L'iguane va jusqu'à fermer les yeux en s'y engageant. Lorsqu'il s'en aperçoit, Pacha l'imité en plissant ses yeux. Et ils roulent ainsi quelque temps, les yeux fermés. La peur est une chose invisible mais omniprésente : on ne voit aucune menace, tout est calme alentour, et même le ciel au-dessus étincelle d'un éclat métallique, mais la seule conscience d'être dans le viseur et qu'une putain de balle peut partir à tout instant, indépendamment des couleurs et des mouvements dans le ciel, rend toute cette situation inconfortable et on a envie de garder les yeux fermés et de compter, mettons jusqu'à cent, jusqu'à ce que s'éloignent tous les monstres.

L'iguane abdique le premier, il appuie sur le champignon, slalome au milieu des blocs de béton avec des inscriptions à la peinture rouge en guise d'alerte, et fuse droit devant sur le bitume strié de charbon. Cependant, avant de remonter devant un sous-bois sombre et bas qui longe la route sur la droite, plein de mûriers et d'acacias piquants, il braque soudain le volant. L'Opel patauge dans un trou de neige, tel un chien dans une mer écumeuse, s'embourbe, crache la neige et le tchernoziom, mais continue à avancer, à se dégager doucement de la bouillie neigeuse, touche de ses roues le sol ferme, rampe sur l'herbe recouverte de gravier sous laquelle on devine à peine un vieux petit chemin et, glissant sur la glaise détrempée, le chauffeur pousse toujours plus loin, le long des mûriers, noirs comme des manchettes de journaux.

– Tu vas où ? – Pacha prend peur. Et s'il y a des mines ?

– Quelles mines ? répond l'iguane méchamment. Ça fait au moins deux ans que personne n'a marché ici, regarde l'herbe.

En effet, l'herbe cogne contre le fond de l'Opel et se faufile par les fenêtres, et ils auraient pu ne pas sortir de cette jungle s'il n'y avait pas eu ce gravier soigneusement étalé, invisible mais bien présent : il croustille sous les roues comme une pomme sous les dents et gicle sourdement. L'iguane met allègrement les gaz, le soleil transparent de l'après-midi flotte dans le ciel droit au-dessus d'eux.

– Autrefois, on avait un bon chemin, explique l'iguane, on pouvait aller aux datchas depuis la route. Maintenant, tout est recouvert d'herbe, tu vois ?

Ils roulent longuement sur le chemin invisible, la voiture écrase les mauvaises herbes desséchées, longe de près le sous-bois pour ne pas se faire remarquer. Bien que le sous-bois soit transpercé de lumière de part en part et balayé par les vents de janvier, qu'on se cache ou pas, cela dure jusqu'au premier barrage ; au-delà, débrouille-toi. Derrière les mûriers, on aperçoit déjà les premières clôtures des datchas, puis le sous-bois s'interrompt brusquement et on ne voit que les champs plats, labourés par les taupes et enfin la ruelle du village, calme comme la mort. Pacha est de nouveau pris d'une peur indicible, il a de nouveau envie de fermer les yeux et de se cacher sous la couverture, mais l'iguane ne perd pas de temps, il trace puis bifurque droit dans le ravin, là où doit couler la rivière. La voiture dévale le champ, sautillant sur chaque taupinière, les datchas restent sur les hauteurs, alors qu'ils glissent presque dans la rivière que longent les sentiers des vaches et c'est précisément sur ces sentiers que l'iguane conduit la voiture, de plus en plus vite, de plus en plus loin des fenêtres vides des datchas. Pacha n'y tenant plus se retourne et a même le temps de distinguer les méchantes fenêtres brisées, mais cela ne les concerne plus lui et l'iguane, ils parviennent déjà à travers les roseaux sur le véritable béton, ils parcourent la route mauvaise mais en dur, ils se secouent longtemps, indiciblement longtemps sur le béton, puis plongent sous la haute clôture de l'usine de réparation.

La route devient meilleure, mais l'iguane ne se presse pas et, au contraire, ralentit. Il prête l'oreille, regarde tout autour. Pacha baisse la vitre. De la rue on sent le marécage et l'herbe morte. Ils poursuivent leur route. La clôture s'étend à l'infini, enfin on aperçoit la grille aux battants métalliques bleus grands

ouverts. L'iguane s'approche prudemment. Tout semble vide et calme. Mais le silence semble indiquer que celui qui est sorti va revenir d'un instant à l'autre. Le silence pèse et effraie. Il y a quelque chose là-bas, derrière les grilles, à même le sol, entre les bleus de travail déchirés et les guenilles poisseuses. Quelque chose de trop. L'iguane freine et regarde, incapable de détacher ses yeux. Pacha essaie de voir de son côté.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il anxieux. Hein ? C'est quoi ?

– Des chiens, répond l'iguane et déglutit péniblement. On les a tués.

– Pourquoi ? ne comprend pas Pacha.

– J'en sais foutre rien, explique l'iguane. Pour qu'ils ne fassent pas de bruit.

Les chiens sont deux. Grands, bruns, de race indéfinie. Ils sont couchés dans l'eau sale, l'un à côté de l'autre. Leur sang a été absorbé par la neige et le bitume, les poils autour des blessures ont séché en caillots rouges. La gueule figée dans la mort, les crocs pointus mais déjà inoffensifs, les yeux en boutons de verre, les coussinets noirs des pattes. La cour est vide, la grille ouverte. L'iguane se remet en route sans rien dire. Le soleil se montre un instant. Pacha regarde ses rayons en protégeant ses yeux de sa main, puis son regard passe sur l'iguane : il lui semble que ses yeux d'iguane sont humides. Le soleil sans doute.

+

À gauche s'étend une clôture de béton, à droite une conduite de gaz peinte en jaune. La conduite est disloquée à plusieurs endroits, comme un os brisé qui fait mal et demande de l'aide. Cependant, personne ne peut lui venir en aide : la rue est déserte, il n'y a absolument personne sur la route, seule une ferraille brûlée, comme si quelqu'un avait longuement mâché de la viande trop cuite, n'avait pas fini et abandonné les restes. L'iguane contourne prudemment l'amoncellement grillé.

– Un char, dit-il. Un T-64, il brûle comme du bois.

– Comment ils ont fait ? demande Pacha.

– Quelle importance ? répond l'iguane. Ça n'étonne plus personne. Il y a eu deux cadavres ici, je suis passé devant une semaine entière et personne ne les ramassait.

– Et toi, pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Pacha se tourne soudain vers lui.

– Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? lui répond abruptement l'iguane et sa casquette pointe hargneusement sur Pacha.

Pacha ne sait pas que répondre. Il se tourne vers la fenêtre. L'iguane regarde la route en silence.

– Ça fait peur, dit-il soudain. Ça fait peur de toucher les morts. C'est clair ?

Pacha hoche la tête en frottant ses mains en cachette, comme s'il avait froid. Ils continuent leur chemin. La clôture s'arrête enfin, butant contre la route qui mène vers la ville. Et au-delà se dressent des bâtisses à un étage, habitées essentiellement par les ouvriers de l'usine de réparation. Pacha observe les fenêtres avec inquiétude : la moitié est brisée, l'autre est couverte de film plastique ou de contreplaqué. Aucune lumière, aucun habitant. Pacha prend conscience que la dernière fois qu'ils ont vu des vivants c'était devant le motel, mais ces gens étaient si furieux qu'on avait du mal à les prendre pour des humains. Il y avait aussi Anna, mais il ne l'a même pas vue. Je me demande comment elle est. La reconnaîtrai-je lorsque je la verrai ? Il y avait aussi Hans, se souvient Pacha, son regard lourd, le mouvement indolent de ses épaules. Il tressaille et regarde autour de lui. L'iguane arrive à l'autoroute et hésite. Il baisse la vitre, sort sa tête tannée, écoute, visiblement tendu. De l'extérieur, on dirait qu'il hume l'air. Et celui-ci sent le brûlé et la mort, impossible de le soutenir longtemps, l'iguane rentre sa tête dans le terrier et remonte la vitre d'un geste rapide et brusque.

– On dirait qu'il n'y a personne, dit-il à Pacha du bout des lèvres. On tente ?

– Vas-y, lui répond Pacha. Également du bout des lèvres.

Ils grimpent doucement sur la crête. La clôture reste derrière, en revanche, à gauche s'ouvre le panorama avec une autoroute large et un ciel bas. On ne voit que lui, il est si grand, mais voilà que les yeux s'habituent à tout cet air et distinguent un bus gris clair aux vitres soufflées et autour de lui une foule de militaires. Impossible de dire de quel bord,

aucun drapeau, les enseignes sont invisibles à cette distance et de toute manière Pacha n'y connaît rien ; sombres, aux aguets, l'arme à la main, leurs regards sont braqués sur eux. Directement sur leur Opel. Ils regardent avec attention et étonnement, comme s'ils se demandaient d'où ils sortent. L'iguane s'enfonce presque dans le volant et freine involontairement, il ne demande qu'à faire marche arrière et à dégingoler là d'où il est venu, derrière la clôture, mais Pacha est conscient qu'ils ne peuvent en aucun cas retourner, surtout pas, surtout pas en arrière. Allez, souffle-t-il à l'iguane, allez, allez. Et l'iguane s'exécute docilement, il est vrai avec moins de certitude, mais tourne et avance le plus lentement possible. C'est ainsi que les enfants vont aux toilettes la nuit : prudemment, lentement, presque à tâtons, de peur de tomber sur une porte ouverte. Aussi effrayé l'un que l'autre, l'iguane et Pacha regardent dans le rétroviseur et voient un combattant se détacher du groupe, puis pointer sa kalache sur leur voiture qui s'éloigne lentement. Ils voient aussi un de ses amis lui toucher le bras, comme s'il disait, laisse, pas la peine, mais celui-ci d'un mouvement d'épaule fait retomber la main de son camarade et lève de nouveau sa kalache. Et Pacha pense encore : peut-être que ça vaut la peine de sortir, d'expliquer, de montrer mon passeport ? Seulement, qui est-ce ? Qui sont ces gens ? Comment leur parler, pour expliquer quoi ? Il n'y a rien à faire, qu'on le veuille ou non, il n'y a nulle part où se cacher, l'iguane est comme paralysé, Pacha rentre sa tête dans ses épaules, il aurait fallu rentrer, se dit-il, sans quitter des yeux le combattant qui les observe avec réprobation et fiébrilité. Mais dans le dos des combattants, quelque part au-delà de la colline, le silence se déchire soudain, une explosion retentit, les combattants tombent sur le sol comme des pommes mûres dans l'herbe mouillée et celui qui les tenait en joue se jette aussi sur le bitume, se projetant sur le bas-côté, et c'est la dernière chose que Pacha a le temps de voir, puisque l'iguane écrase le champignon à ras le plancher de son Opel, et ils dévalent la route déserte, sous les cieus humides inondés l'après-midi de soleil aveuglant, et l'eau tout autour s'embrace de milliers d'étincelles, comme en mars, bien qu'après le ciel se referme, telles les portes d'un ascenseur, et tout redevient argenté et humide.

En bas, au rond-point, l'iguane commet une infraction, sort sur la voie en sens inverse, contourne un barrage érigé avec des palettes de bois, et roule à toute vitesse sur une avenue déserte. Il débarque devant la gare, tout aussi déserte, ceux qui devaient partir l'ont fait depuis bien longtemps. Il freine, on est arrivés, crie-t-il à Pacha, saute. Pacha saute non sans avoir eu en effet le temps de s'indigner du prix, il ne l'avait jamais fait, il a toujours payé ce qu'on lui demandait, mais là, il a été estomaqué : on a eu peur ensemble, on a tremblé ensemble, pourquoi me plumer maintenant, éclate Pacha, mais il paie, putain, il paie ce qu'on lui demande.

+

La gare est peinte en jaune, mais sous la pluie la peinture est devenue sombre, oppressante. Les drapeaux nationaux ont été précautionneusement enlevés des colonnes sur le bâtiment : on comprend que l'armée abandonne la ville, mieux vaut ne pas énerver ceux qui viendront ensuite. Près des colonnes, des poubelles regorgeant de plastique et d'emballages de couleurs vives. Au-dessus, sur les bouteilles vides de cola, pendouillent quelques bandages ensanglantés. Le sang aussi est vif. Personne ne vide les poubelles depuis bien longtemps. Même les pigeons n'y traînent pas. Où sont-ils, d'ailleurs ? se demande Pacha en regardant tout autour de ses yeux myopes. Où sont-ils tous ? Des restes de neige sur le toit, des arbres nouveaux au loin, un ciel refroidi qui descend doucement. Pacha fait glisser son regard de haut en bas et les aperçoit soudain, des centaines de boules de plumes serrées comme des poings, des centaines de becs qui pointent sur lui d'en haut, des centaines d'yeux, ronds, figés d'un effroi constant, des pigeons agglutinés les uns contre les autres, en haut des colonnes, sous le toit de la gare, se poussant l'un l'autre comme s'ils avaient froid, bien qu'en réalité ils n'ont pas tant froid que peur : ils ont peur du bruit qui retentit derrière l'usine, ils ont peur du silence des rues avoisinantes, peur des éclats de mercure dans le ciel, peur de l'absence de toute vie alentour. Ils ont peur de Pacha qui s'est pointé et s'agite devant la gare, ils ont peur de lui et ne le quittent pas de leurs yeux ronds comme le soleil. Pacha se sent immédiatement mal à l'aise, sous ce regard scrutateur des

volatiles, il s'étonne de leur nombre, se demande comment ils ont fait pour tenir tous là-bas, et s'il arrivait quelque chose à la gare ? Si elle brûlait ? Alors quoi ? Où iraient-ils ? Où iraient-ils se cacher ? Et soudain, il prend pitié d'eux, mais aussi du gamin : qu'est-ce qu'il fiche dans cet internat, il aurait fallu aller le chercher depuis bien longtemps et le ramener à la maison, si sa mère est une conne, le vieux et lui pourraient tout de même s'en occuper... Bien sûr qu'ils pourraient, cela fait longtemps qu'il aurait fallu le faire, surtout compte tenu de son état, je remets toujours tout à plus tard, il n'y a jamais de temps pour les choses les plus importantes, les plus graves, je fais en sorte de toujours éviter, de m'écarter, je n'ai pas le courage de dire ce que je pense et de penser ce que je veux, quand est-ce que cela changera ? se demande Pacha. Et il a aussi pitié de lui-même, comme de ces oiseaux qui le regardent comme un oiseleur, avec résignation et curiosité. Et lorsqu'il a particulièrement pitié de lui, Pacha baisse les yeux et voit les fenêtres. Et derrière, des dizaines de paires d'yeux qui, de la même manière, avec résignation et curiosité, observent le moindre de ses pas, le moindre de ses gestes. Ils le suivent de derrière les vitres sales, sans détacher leurs regards méfiants. À ce moment, Pacha comprend qu'en réalité la gare est pleine de monde, que des gens sont entassés à l'intérieur comme dans l'église d'une ville assiégée, pensant que rien ni personne ne pourrait les atteindre et observant le monde extérieur qui n'a de cesse de se réduire. Et ce n'est que la rafale sèche d'une mitrailleuse dans la rue voisine, derrière l'avenue, qui ramène définitivement Pacha à la réalité : il se précipite lui aussi vers la porte de la gare. Il essaie de l'enfoncer avec son épaule, cogne, mais celle-ci ne cède pas alors que les tirs retentissent de nouveau. Pacha panique, gratte comme un noyé la coque du navire dont il vient de tomber par hasard, jusqu'à ce qu'une petite main d'enfant pousse la porte de son côté. Il faut tirer, comprend Pacha, et il arrache la porte vers lui. L'exhalation de centaines de personnes effrayées, l'odeur de peur et de sueur, l'atmosphère pesante d'hystérie et de manque de sommeil. Pacha se jette à l'intérieur, au milieu des corps chauds et du silence humide. Ils voient tous, se dit-il, ils voient combien j'ai peur, ils me regardent comme si j'étais un clown. Et c'est bien ce que je suis, un clown, qu'est-ce que

je suis venu faire ici, qu'est-ce que j'ai oublié ? Il enlève ses lunettes qui se sont immédiatement embuées à l'intérieur, les essuie de la manche de son pull, les remet (un mouvement de trop de son doigt), regarde autour de lui avec défi, soi-disant, je vous écoute, quelqu'un voulait dire quelque chose ? Et remarque avec déception que personne ne lui prête attention, absolument personne, que plus personne ne le regarde, que tous ceux qui peuvent sont collés aux fenêtres et regardent le monde extérieur, comme s'ils se protégeaient de la pluie et qu'ils scrutaient désormais le ciel en attendant qu'elle cesse enfin. Et ceux qui n'ont pas réussi à avoir une place près de la fenêtre se pressent lourdement sur les bancs et dans les coins, en attendant on ne sait quoi. Pacha se tient au milieu de tout ce grouillement humain empesté et effrayé, et comprend qu'il n'a rien à attendre à rester planté, qu'il faut bouger quelque part, et il se met à bouger, commence à se frayer un chemin à travers la foule gluante, comme s'il entrait tout habillé dans des eaux automnales.

+

Uniquement des femmes et des enfants, il n'y a pas d'hommes. Pacha est le seul à porter une barbe. Comme s'il s'était retrouvé dans une prison pour femmes. Où sont les hommes ? se demande-t-il. Peut-être qu'ils n'ont pas le droit d'entrer ici ? Peut-être qu'en ce moment ils accomplissent des choses importantes et moi, je suis planté au milieu de cette salle d'attente, avec ma barbe dont personne n'a cure ? Peut-être que les hommes ont quitté les lieux, laissant les femmes à la gare, à la consigne ? À cet instant, quelqu'un pousse un effroyable cri dans un coin, tout le monde se retourne, la gare tout entière se fige une fraction de seconde. Puis la foule se met à bourdonner et à pousser des cris indistincts. Quelqu'un se détache de la fenêtre, quelqu'un relève sa tête endormie sur l'épaule du voisin, quelqu'un sort de derrière la colonne. Les hurlements de la femme ne s'arrêtent pas, bien plus, on commence à y distinguer des mots et des intonations, et Pacha comprend, pas tant avec sa tête qu'avec ses tripes, qu'il s'agit d'un enfant, il se jette alors dans la foule, essaie de s'y enfoncer et sent cette odeur féminine qui l'enveloppe de partout,

la respiration et l'odeur de centaines de femmes, l'odeur du foyer abandonné et des baluchons remplis à la hâte, l'odeur de l'hystérie et des reproches non exprimés. Il avance, laissez passer, dit-il, laissez passer, je suis prof, laissez passer, mais personne ne l'écoute vraiment. D'autant plus qu'il est difficile de l'entendre dans les cris et les plaintes qui parviennent du coin, sans discontinuer. Pacha se hisse sur les épaules d'une femme devant lui, qui s'écarte immédiatement pour lui céder le passage, se retournant bruyamment d'indignation. Mais peu lui importe, il accède enfin au coin et voit une femme étendue au sol, bien habillée, autrement dit, luxueusement : une veste de cuir rose, des bottes à talons. Elle est assise par terre, sur un bout de carton plié et serre contre elle une fillette de deux ans environ. Elle la serre, comme si quelqu'un voulait la lui arracher, et elle vocifère pour que tout le monde comprenne que personne ne parviendra à le faire. Bien que tout le monde aurait été ravi de protéger cette femme en rose, mais personne ne comprend ce qui s'est passé et de qui il faut la protéger. L'enfant non plus ne comprend pas ce qui arrive à sa maman, pourquoi elle la serre, qu'est-ce qu'elle lui veut, et elle crie elle aussi d'effroi, car elle n'a pas l'habitude de la voir dans cet état. Les bonnes femmes autour se lamentent elles aussi, comme si quelqu'un venait d'être étranglé. Pacha comprend qu'encore un peu et on va véritablement étrangler quelqu'un : il s'agenouille près de la femme et essaie de lui parler. Mais celle-ci lui adresse un regard mort de peur et n'arrête pas. Alors Pacha perd son calme, attrape la tête de la femme de sa main gauche et la tire vers lui d'un mouvement sec : quoi ? lui souffle-t-il au visage. Quoi ? Hein ? La femme fixe son regard mort sur ses lunettes et soudain dit comme si elle dégorgeait : on a enlevé, dit-elle, on a arraché de ma main, on a pris pendant qu'on dormait.

- On a enlevé quoi ? ne comprend pas Pacha.
 - L'or, beugle-t-elle. On m'a pris mon or.
 - Qui ? - Pacha essaie de prendre sa fille.
 - Je ne sais pas - la femme serre encore plus la petite contre sa poitrine. Je ne sais pas. On dormait toutes les deux.
 - Qui ? - Pacha se lève et regarde tout autour. Qui a pris ?
- Il le dit doucement, mais on l'entend et il le remarque. On l'entend et on ne le quitte pas des yeux. Les regards

sont lourds, poisseux, mais sans peur. Ils le fixent comme s'ils demandaient : t'es qui, toi ? D'où viens-tu et que fais-tu là ? Pacha les regarde aussi, ses yeux glissent sur les visages, endormis, humides de larmes, enragés. Et il comprend qu'il est véritablement le seul homme et que personne ne lui fait confiance, bien au contraire, il suscite la méfiance et l'irritation. Comme si c'était lui qui les avait amenées ici, à cet endroit, poussées et enfermées de l'intérieur, ne laissant personne sortir, et donc tout le monde comprend qu'ici tous les problèmes sont de sa faute et qu'il doit en répondre : lui, Pacha le barbu, l'enseignant en parka qui s'est glissé parmi elles, qui ne fait que fureter et interroger. Et Pacha n'arrive pas à soutenir ces regards et ce silence, et ces lamentations dans son dos et ces cris d'enfant, perçants et humides, cela non plus, il n'arrive pas à le supporter.

– Qui ? Je vous demande, qui a pris ? Pourquoi vous ne dites rien ?

Les femmes, en effet, ne disent rien, mais s'écartent. Et de derrière leur dos apparaissent deux types. Le premier est trapu, comme écrasé, les cheveux en brosse et les yeux clairs, comme brûlés par le soleil. Il ressemble à un chef, mais un ancien, sans subordonnés. Un manteau militaire avec un castor mort en guise de col, un pantalon repassé avec pli enfoncé dans les bottes. Le second lui emboîte le pas, tout jeune, un morveux, avec les yeux rouges, hargneux et gonflés. Comme s'il avait joué toute la nuit sur son ordinateur et qu'il avait perdu, qui plus est. Les mouvements provocants, la démarche nonchalante, le veston avec des strass, les chaussures d'enfant – des baskets vertes, noircies par l'eau. Ah, se dit Pacha, il y a tout de même des hommes. Tout le monde n'est pas parti. Les meilleurs sont restés.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande le trapu.

Il parle en mélangeant les mots, se tient devant Pacha mais regarde sur le côté et pose les questions de la même manière, de biais, comme s'il parlait aux esprits. Il parle tout en coinçant Pacha de son ventre, le poussant fermement et habilement vers la femme avec l'enfant qui s'est tue, intriguée par l'apparition de nouveaux personnages.

– Voilà, Pacha commence à expliquer, mélangeant lui aussi les mots. La femme dormait, donc, avec l'enfant, on lui a pris

son or. Elle dormait, donc, et on lui a pris son or... répète Pacha avec de moins en moins d'assurance.

– T'es qui, toi ? – le trapu lui pose la question tout en regardant la femme au visage gonflé : Quelqu'un l'a-t-il battue ou s'est-elle fait mal toute seule ?

Pacha ne sait pas s'il doit répondre ou si la femme va répondre elle-même.

– Moi ? demande-t-il à tout hasard.

– Oui, toi, répète le trapu. Et si c'était toi qui l'avais pris ?

– Moi ? expire Pacha, encore plus décontenancé.

Il a déjà l'intention de dire au trapu tout ce qu'il pense de lui, mais s'étouffe avec l'air chaud et lourd de la gare et se fait devancer :

– Pour sûr que c'est lui, lance fermement à voix basse une bonne femme aux dents en or.

Pacha se retourne sur la voix, le souffle coupé de colère, il veut la voir, cette bonne femme, cherche ses yeux, mais ne voit que ses dents luisant sombrement dans la foule. Pacha remarque qu'il n'avait jamais vu autant d'or, peut-être est-ce justement l'or qui a été pris, se dit-il, elle l'a caché sous sa langue, c'est peut-être peu commode pour parler mais personne ne le reprendra. Il fait un mouvement pour lui dire ses quatre vérités, mais le trapu tend son bras pour l'en empêcher, Pacha bute contre cet obstacle, est projeté en arrière, réitère sa tentative, mais le trapu plaque sa main en écartant ses gros doigts au duvet blanc, comme décoloré. Pacha regarde ses doigts et recule d'effroi.

– Pas bouger, dit le trapu. Pas bouger. T'es qui, toi ?

– Un prof, répond Pacha.

– C'est ça, un prof ! crie une autre femme, tout aussi pourvue de dents en or. C'est lui qui a pris !

– Silence, lui dit le trapu, levant lourdement sa main. On s'en occupe. Papiers, commande-t-il en se tournant vers Pacha.

Pacha réfléchit : il faut d'abord demander qui il est et ne surtout pas lui donner son passeport. Il plonge tout de suite sa main à sa recherche. Le trapu l'interprète autrement et saisit son bras. Il le tord comme du linge mouillé, plaquant Pacha face contre mur. Les femmes vocifèrent déjà en chœur :

– Lui, c'est lui ! C'est sûr ! Il furetait partout ici ! C'est lui !

– Du calme ! les interrompt le trapu et s'adressant au jeune, lance : Vérifie ses poches.

– Vous êtes qui ? parvient enfin à murmurer Pacha en tournant sa tête.

– La ferme, lui conseille le jeune qui se met à fouiller dans ses poches.

Il en sort un chewing-gum, des mouchoirs, des pièces de monnaie, puis des trombones. Tout cela lui tombe des mains pour se répandre sur le sol poisseux. Puis il fouille les poches du jean, en sort un porte-monnaie, l'ouvre de façon à le montrer à tout le monde, l'examine avec une curiosité non dissimulée, en sort de vieilles quittances, une carte de supermarché, un avis de la poste. En recompte les billets, s'arrête un instant, allez, allez, l'encourage le trapu, et le jeune remet résolument le porte-monnaie dans la poche de Pacha et continue à le palper de tous les côtés de ses mains osseuses comme celles de la mort, puis s'intéresse à son sac à dos. Il farfouille dedans, comme si c'était le sien, en sort un sandwich, une bouteille d'eau, un vieux polar usé. Pacha regarde d'en haut, vers le coin où la femme étreint la petite, et la femme regarde Pacha, comme si de toute sa malheureuse vie elle n'avait jamais douté que c'était précisément Pacha, ce couillon à barbe et à lunettes, qui lui avait pris son or. Soudain, on retourne Pacha face au peuple.

– Et pourquoi, putain, tu traînes sans papiers ? demande le jeune pas tant à Pacha qu'à la foule des femmes aux dents en or. Hein ?! répète-t-il de manière théâtrale, avec emphase.

– J'ai mes papiers, répond Pacha, vexé, sentant qu'il est sur le point de fondre en larmes et que tout le monde va le voir et en rire, se moquer de ce gaillard barbu qui pleure.

Mais on ne le laisse pas pleurer. Le trapu se retourne avec Pacha, le pousse devant lui, et tous les deux pénètrent dans la foule comme un couteau de boucher dans la margarine pâteuse.

– Du calme, crie le trapu vers le haut, comme s'il s'adressait aux oiseaux. On s'en occupe.

Les oiseaux demeurent impassibles.

+

De l'intérieur, le nid du chef de gare ressemble à une cellule de condamné : la même promiscuité, la même absence d'air

frais. Les persiennes sont baissées, impossible de savoir ce qui se passe dans le hall. Sur la table, l'écran de l'ordinateur est rafistolé avec du scotch, qui maintient aussi un petit calendrier de l'année précédente. Une tasse avec de la monnaie et des punaises, une calculatrice, quelques journaux syndicaux : il est difficile d'aimer les clients sur un pareil lieu de travail. Ah, oui, un petit poste de télé portable, rouge, l'écran couvert de poussière comme de la cendre, ce qui le fait ressembler à une chambre à gaz en miniature. On amène Pacha, on le place contre le mur. Le trapu ferme la porte et fourre la clé dans sa poche. Heureusement qu'il ne l'avale pas, pense Pacha en observant la scène. Il veut s'asseoir sur la chaise de bureau, mais le jeune le devance : il bondit et allume immédiatement la télé. On ne diffuse rien de particulier, mais on voit apparaître des ombres qui traversent le brouillard, perdent leur sang, profèrent des jurons. Le trapu s'assied à son tour, à même la table, le cul sur la calculatrice. Il jette son manteau en castor au jeune, et celui-ci reste ainsi, avec le manteau sur les bras tendus, comme s'il tenait le pain et le sel de bienvenue. Le trapu croise les bras sur sa poitrine, grattant sa mâchoire de temps à autre : il s'occupe. Sous son manteau, il porte une veste vert sombre, en harmonie avec ses bottes en caoutchouc. Pacha plonge sa main dans la poche intérieure, en sort son passeport et le tend sans un mot au trapu. Celui-ci feuillette tout aussi silencieusement le petit carnet bleu usé, s'arrête sur la photo (Pacha enlève rapidement ses lunettes, en regardant aveuglément on ne sait où), trouve son attestation de résidence.

- Tu es de la station ? demande-t-il.
- Ouais, confirme Pacha.
- Prof ?
- Prof.
- Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

Pacha a de nouveau envie de pleurer. Mais il ne peut pas se le permettre et commence à se justifier, il n'a pas eu le temps, n'a pas compris, n'a pas insisté, on ne l'a pas entendu, on l'a mal compris. Il parle, il parle, puis se demande : mais à qui je parle ? Qui sont-ils ? Que font-ils dans le bureau du chef de gare ? Il faudrait leur poser la question, se dit Pacha, il faudrait...

Pendant qu'il rassemble son courage, quelqu'un frappe au guichet. Le jeune tourne telle une girouette sur sa chaise, entrouvre la petite fenêtre, se penche, écoute, écoute longuement, indéfiniment, des lamentations et des pleurs interminables, puis commence à répondre. Sa voix est sourde, de la pièce on entend un mot sur deux, et on ne peut que deviner ce qu'entendent les malheureux qui se trouvent de l'autre côté du guichet. Il parle résolument, comme s'il s'était retenu pendant longtemps, comme s'il avait longuement manqué de public et que l'occasion s'était enfin présentée de dire tout ce qu'il voulait. Non, dit-il, il n'y en aura pas. Et demain non plus, ajoute-t-il. Et après-demain non plus, poursuit-il sur sa lancée. Il n'y en aura ni pour l'aller ni pour le retour, il n'y aura rien, dit-il pour achever son triste tableau. Il n'y en a pas, dit-il. Il n'y a rien ni personne, ni lui ni eux. Il ne leur laisse pas le moindre espoir. Les voyageurs de l'autre côté du guichet n'abandonnent pas, tentant d'obtenir au moins quelques informations. Mais le jeune non plus n'a aucune intention de leur livrer des secrets ferroviaires. Où ça ? demande-t-il avec étonnement. Personne n'en sait foutre rien, livre-t-il en guise de réponse exhaustive, ferme le guichet et revient vers Pacha et le trapu. On frappe timidement de nouveau. Sans se retourner, le jeune frappe du poing contre la vitre. De l'autre côté s'abat le silence.

– Alors vous êtes des responsables de la gare ? – Pacha est désorienté.

– Des responsables, répond le trapu. Te fâche pas, prof, dit-il à Pacha, qu'on t'a cassé le bras et qu'on t'a fait promener la gueule sur le carrelage : tu sais ce qui se passe, combien d'étrangers traînent par ici. Les chefs ont foutu le camp. Nous sommes les chefs. Alors, te fâche pas.

Pacha n'est plus fâché. Après le mot « prof » il se détend, ne leur en veut plus, ajuste ses lunettes de son index, ajuste et se déteste pour cela.

– Tu dois aller où ? demande le trapu.

– Je pensais repartir après une petite pause, répond Pacha.

Pendant ce temps, ça recommence à secouer dans la rue. Si on ne regarde pas dehors, on pourrait penser qu'il va pleuvoir. Le trapu entend aussi gronder, de plus en plus près qui plus est, alors il ne se presse pas et ne presse pas Pacha, mais continue tranquillement :

- C'est cela, dit-il. Alors, vas-y, mais fais gaffe aux mines.
- Et où sont les mines ? demande Pacha, perdu.
- Mais partout, lui crie joyeusement le trapu et éclate de rire, poussant le jeune d'un coup de poing.

Cependant, le jeune ne rit pas, serrant la mâchoire, le regard menaçant.

- Je dois aller à l'internat, les interrompt Pacha.

Le silence s'installe immédiatement. Le trapu échange avec le jeune des regards lourds de sens. Celui-ci ne fait que siffler.

- Waouh, dit le trapu. Vraiment ?
- Et quoi ? - Pacha est nerveux. J'ai un neveu là-bas.
- Merde alors, hoche de la tête le trapu. Merde alors.
- Quoi ? - Pacha repose sa question avec un air de défi.

Mais ils ne font que hocher la tête, en silence. Même le jeune a desserré sa mâchoire et ne fait que scruter ses baskets vertes, l'air bourru. On pourrait croire qu'il n'existe pour lui d'autres problèmes que ces baskets. S'il avait une autre paire, son humeur serait différente.

- Alors ? - Pacha n'y tient plus.

- Bon, d'accord, se décide le trapu, d'accord, Pacha - il appelle pour la première fois Pacha par son prénom. On va faire comme ça. Dans une heure environ, Aliocha - il indique le jeune - va conduire un groupe par le dépôt vers le périph. Il te conduira jusqu'à la bifurcation, là où il y a l'usine de transformation de viande, tu connais ?

- Je connais, se souvient Pacha.

- Tu partiras avec eux, propose le trapu. Près de l'usine, tu tournes, ce ne sera pas très loin. Tu traverses le ravin, tu montes et tu verras l'internat. C'est clair ?

- C'est clair, répond Pacha. Et où est-ce qu'il les emmène ?

- Il les fait sortir de la ville, explique le trapu. Toi, tu as l'intention de sortir comment ?

- D'où ? ne comprend pas Pacha.

- D'ici.

Pacha ne répond rien. Et ils ne reposent pas la question, tout est clair sans cela. Je suis pris, s'affole Pacha, je suis pris.

- Alors, demande le trapu. Tu iras ?

- J'irai, acquiesce Pacha, pesant gravement la situation. J'irai, répète-t-il déjà avec plus d'assurance.

– Alors, reviens au guichet d’ici à une heure, rétorque le trapu.

– D’accord, accepte Pacha. Je viendrai.

Il veut partir, mais le trapu n’ouvre pas la porte. Il le regarde d’un air interrogateur, comme s’il attendait un mot de passe.

– Combien je dois ? comprend Pacha.

– Mais rien du tout, lui sourit gentiment le trapu – et il sort immédiatement la calculatrice de sous son cul, fait des calculs et ajoute de la même voix affable : Qu’est-ce que tu as sur toi ? Un billet de cent ? Allez, donne.

Pacha donne ce qu’on lui demande. Le trapu sort la clé, ouvre la porte, jette un regard prudent dans le couloir, fait sortir Pacha en vitesse, puis referme la porte de l’intérieur. Comme si je m’étais confessé, pense Pacha, et il sort dans la salle d’attente.

+

Ça tire quelque part tout près, et surtout on ne comprend pas où va tomber le prochain obus. Ça explose tout le temps, tantôt derrière les voies, tantôt derrière l’avenue. Tout le monde se colle aux murs, après l’explosion on entend des gémissements étouffés, puis de nouveau le silence. Et de nouveau le silence derrière les fenêtres se rompt et les gémissements recommencent. Au feu ! crie-t-on soudain près de l’entrée, et tout le monde se jette là-bas pour regarder par la fenêtre. Pacha fait de même, de concert avec toute cette foule qui une demi-heure plus tôt a failli le mettre en pièces avec ses dents en or, il voit une fumée épaisse et noire monter derrière les immeubles, si épaisse et si noire, comme si on brûlait des cadavres. Où est-ce ? Où ? demande une femme, petite, en manteau noir, aux mains rouges de gel avec lesquelles elle touche de temps à autre ses cheveux qui sortent du béret. Où ? Et puis elle comprend d’elle-même, et commence à hurler sauvagement, à gorge déployée, effrayant les gens et les oiseaux déjà suffisamment apeurés. Quoi ? Que se passe-t-il là-bas ? se demandent les femmes les unes aux autres, celles qui sont plus au fond et les enfants se mettent à interroger à leur tour : quoi ? qu’est-ce que c’est ? Et tout le monde comprend ce qui se passe : elle doit vivre dans un de ces immeubles hauts qui est

en train de brûler, alors il faut la laisser crier, qu'elle crie tout ce qu'elle peut, il n'y a rien pour l'aider. Pacha fait demi-tour et traverse la salle d'attente, revient dans le couloir, dépasse les corps sombres qui gisent le long des murs, qui se pressent contre les radiateurs, car c'est plus sécurisant, il se baisse à chaque éclair dans le ciel, à chaque son derrière la fenêtre. Et lorsque ça explose tout près, derrière les wagons, il s'accroupit et ainsi plié en deux il parcourt le chemin jusqu'aux consignes, se faufile entre les corps, trouve un interstice sous la colonne, s'y jette, se tapit, se calme.

Quelqu'un se presse contre son épaule, glisse sous son coude. C'est la bonne femme, comprend Pacha, la bonne femme avec l'or sous la langue. Elle est assise là, elle a peur de bouger, qu'elle se presse, se dit-il, qu'elle se réchauffe. Quand est-ce que j'ai été couché comme ça auprès d'une femme pour la dernière fois ? essaie-t-il de se souvenir. Il essaie, essaie de toutes ses forces, puis laisse tomber. Une autre fois, pense-t-il, je me souviendrai une autre fois. Bon, d'accord, se dit-il, il est au chaud, en sécurité et ça sent la femme. Il est vrai qu'elle sent bizarrement, cette femme : comme si quelqu'un s'était longuement promené sous la pluie, puis s'était glissé sous ta couverture. Et maintenant cela sent le clebs, quelque chose de vivant, mais venant de la rue, de l'errance. Pacha regarde du coin de l'œil : c'est bien ça, un chien. Comment a-t-il pu parvenir jusqu'ici ? Mouillé, gris, avec des yeux affolés. Pacha veut le repousser, touche son échine, sent le chien tressaillir avec résignation. Allez, allez, dit Pacha, dégage. Mais le chien résiste et ne bouge pas, tourne son museau vers lui, regarde son visage, comme s'il voulait lui faire comprendre qu'il n'avait nulle part où aller. Tout comme Pacha, d'ailleurs. C'est pas normal tout ça, se dit Pacha, le chien devrait se défendre, montrer les crocs, et là, au contraire, il est couché, la tête glissée sous mon coude, comme s'il ne voulait voir personne.

Les autres aussi détournent les yeux, s'enroulent dans les couvertures, s'enfoncent dans leurs vêtements, comme des poissons dans la vase. Plus loin, dans un autre coin, un petit vieux est assis sur une chaise. Il porte un manteau de femme vert, une chapka de fourrure détrempée. La chaise, à l'évidence, vient de sa maison. Il serre dans ses mains des oreillers attachés par une ficelle. Chacun, en s'enfuyant, a pris

quelque chose, celui-ci a sans doute décidé qu'il lui serait impossible de partir sans ses oreillers. Pacha regarde autour, observe les gens. Quelqu'un dort sur une couverture, à même le sol, quelqu'un s'entoure de baluchons, veillant à ne s'en faire dérober aucun, quelqu'un a emporté une valise. Mais il y a peu d'affaires dans l'ensemble. Ce qui s'explique : les gens étaient pressés, ont attrapé ce qu'il leur tombait sous la main. Avant tout, les bijoux et les papiers. Et maintenant, ils sont assis et observent tout avec méfiance : quand on serre dans sa poche des boucles d'oreilles en or, on n'a pas tellement envie de faire connaissance avec des inconnus dans une consigne. Pacha capte ces regards, les regards de gens qui ont des choses à se faire prendre, pour peu qu'il y ait des intéressés, ce qui les rend vulnérables et sans défense. Dans une maison, il faut encore les trouver, tous ces bracelets et billets de banque. Alors que là, tout est sur place, il suffirait de bien fouiller leurs poches ou sur leur poitrine. Ils en sont eux-mêmes conscients, d'où ces regards de bêtes traquées qui glissent sur les corps étrangers, et lorsqu'il s'arrête sur vous, le regard devient tout de suite angoissé et hostile. Le chien le ressent aussi, personne ne fait attention à lui, personne ne le retient ici, et il ne peut compter pas tant sur la générosité de quelqu'un que sur sa faiblesse. Ce qui explique probablement pourquoi il a infailliblement choisi Pacha.

+

Cette fois, ça explose au-dessus de leurs têtes. Voilà que la lumière s'éteint. Dans l'obscurité, les femmes se mettent de nouveau à gémir. Le chien s'enfonce encore plus profondément sous le coude de Pacha. Ce dernier aimerait lui aussi se cacher sous le coude de quelqu'un, mais il n'y a personne pour cela dans cette gare. Quelque temps plus tard la lumière revient, les lampes clignent, éclairant faiblement le couloir. Les femmes se calment immédiatement. Quelqu'un sort sa nourriture, quelqu'un farfouille dans ses sacs, quelqu'un vérifie ses poches. N'y tenant plus, Pacha se lève et se dirige vers la sortie. Le chien, bien évidemment, lui emboîte le pas. Ils passent par la salle d'attente obscure, regardent à travers les vitres. La fumée au-dessus des immeubles s'est tassée sous

la pluie. Dehors, le calme règne, les frappes semblent avoir cessé. Il est devenu encore plus difficile de respirer dans la salle. Derrière les vitres s'étend l'argent sombre du ciel de janvier. Pacha se fraie un passage jusqu'à la fenêtre. Les femmes suivent avec désapprobation chacun de ses mouvements. Pacha se sent comme un criminel qui revient sur le lieu du crime. Qu'est-ce que je fais ici ? se demande-t-il. Qu'est-ce que j'attends ? Quelque chose va arriver ici, on risque d'être ensevelis sous une dalle, personne ne nous retrouvera. Quand Aliocha doit-il nous emmener ? Pacha sort son portable pour regarder l'heure. Encore une trentaine de minutes. Où va-t-il nous conduire ? C'est quoi cette idée de suivre la voie ferrée à travers une zone industrielle avec un tas de bonnes femmes ? Pourra-t-on aller loin comme ça ? Allez, tire-toi d'ici, se dit Pacha, et il avance résolument vers la porte. Il se fige devant elle. Il sent une faiblesse et une indécision parcourir son corps à partir des poumons. Mais il expire profondément, pousse la porte et sort dans la rue. La porte se referme instantanément derrière lui. Mais le chien a tout de même le temps de s'échapper.

Et voilà que Pacha se tient sur le pas de la porte, entend de nouveau la respiration des pigeons au-dessus de sa tête, observe le ciel où flottent de temps à autre des volutes de fumée noire. Je vais traverser l'avenue en courant, se dit-il, j'entrerai dans les cours pour me retrouver devant les immeubles. Les tirs semblent avoir cessé de ce côté-là. Si on m'arrête, je dirai que je vais à la maison. Il explore ses poches : passeport, clés, porte-monnaie, portable. Il peut y aller. Mais il ne bouge pas. Il reste planté et ne comprend pas ce qui ne va pas. Trop calme. Inhabituellement calme. Ces derniers mois il s'était tout simplement habitué à des secousses régulières. L'air grondait encore une heure plus tôt. Il y a une demi-heure la lumière a disparu. Et maintenant tout est calme. Et désert. Et la fumée dans le ciel flotte aussi avec calme et tristesse. Et dans ce silence Pacha distingue soudain un vacarme. Quelque chose avance du côté du boulevard, s'approche de ce côté. Et bien qu'on ne voie encore rien, le bruit devient de plus en plus distinct et menaçant. Ce serait bien de se cacher quelque part, loin de ce bruit, de se glisser sous le coude de quelqu'un, d'attendre que ça passe dans un coin, les yeux fermés de peur.

Pacha est pris de panique. Que faire ? se demande-t-il, où courir ? Les pigeons au-dessus de sa tête se mettent à battre nerveusement des ailes. Et les femmes dans son dos, collées aux fenêtres, regardent sans comprendre ce qui se passe : quel est ce bruit, d'où vient-il ? Pacha est pétrifié sur les marches vides et détrempées. Il ressent tous ces regards, les regards tendus des femmes, les regards méfiants des oiseaux et un regard de quelque chose d'inconnu qui l'observe de nulle part. Et lorsque l'attente devient incommensurable, si immense qu'elle étreint le cœur, à l'angle de la place de la gare apparaît un char : sale, vert, avec des palettes attachées derrière et trois passagers assis dessus. Il tourne brutalement et fond sur la gare. Il roule jusqu'aux marches au pied des colonnes, lâche une méchante fumée, s'immobilise. Un T-64, se souvient automatiquement Pacha. La tourelle tourne lentement, pointant le canon droit sur Pacha. Il va tirer, pense Pacha, redoutant même de déglutir, il va m'abattre. Il sent une sueur froide sous son tee-shirt, sent qu'il ne sent plus ses jambes, sent qu'il ne ressent plus rien. Il regarde le canon comme envoûté. Et les trois assis là-haut l'observent avec une curiosité non feinte : qui est ce binoclard et que fait-il ici ? Ils échangent gaiement, Pacha ne les entend pas mais comprend qu'ils parlent de lui et il est clair qu'ils ne disent rien de bon. L'uniforme sale, les visages maculés de fumée, les chaussures maculées de terre. Et le drapeau sur la tourelle, sombre et sale, comme un pansement qu'on a longtemps appliqué sur une plaie ouverte. Pacha tente de comprendre de quelles couleurs il s'agit, mais il est impossible de les distinguer. En un mot, il ne s'agit pas du même drapeau qu'au-dessus de son école. L'essentiel est de ne pas bouger, se met-il lui-même en garde, reste où tu es.

Le véhicule éteint les moteurs et un véritable silence s'installe. Les oiseaux se collent les uns aux autres. Les femmes derrière les fenêtres se sont tues et regardent de tous leurs yeux. Même le chien s'est dissimulé près des pieds de Pacha, observant les inconnus avec inquiétude. Mais l'un des combattants, celui assis près de la tourelle en enlaçant le canon, crie :

– Hé, allez, vas-y !

Pacha regarde autour de lui, perdu, sans savoir quoi faire.

– Allez, viens par ici !

Et Pacha comprend qu'on ne s'adresse pas à lui. On s'adresse au chien. Je ne le donnerai pas, décide Pacha, en aucun cas. Mais le combattant fouille déjà dans ses poches, pour en sortir un Snickers. Il déchire l'emballage fatigué, mord dedans et jette le reste sur le bitume, sous les chenilles. Le chien saute immédiatement sur ses pattes et, la queue entre les jambes, descend le chercher. Il attrape le Snickers et l'avale avidement, puis se couche sous l'engin, sans regarder Pacha. Les combattants rigolent. Pacha sourit, désespéré, bien qu'il n'y ait rien de drôle.

Alors celui qui a crié se lève et saute sur le bitume. Des morceaux de terre se détachent de ses talons et s'envolent dans tous les sens. Il ajuste la bretelle de son arme, enlève de son visage un keffieh gris. Grand, bien bâti, athlétique. La moitié gauche de la tête est blanche, ce qui le rend semblable à un renard polaire. Son regard aussi est vulpin, sauvage et méfiant. Des jambières noires, un gilet pare-balles élimé, des mitaines en cuir. Les deux autres le suivent. Ils sont tout aussi sales, l'un porte un manteau doublé, l'autre une veste de cuir par-dessus son vêtement de camouflage. Ils montent l'escalier, s'approchent de Pacha, l'observent de bas en haut mais de sorte que Pacha n'oublie jamais qui commande ici.

– Qui va là ? demande l'homme au keffieh et au museau de renard.

Il parle russe, mais avec un accent étrange, comme s'il avait entendu cette langue uniquement à la télé. Le soleil perce les nuages l'espace d'un instant et brille dans ses cheveux blancs.

Pacha répète sa litanie : école, vacances, internat, neveu. Il sort son passeport, l'ouvre sur la page d'attestation de résidence.

– Un local ? s'étonne la gueule vulpine. Et pourquoi tu n'as pas pris les armes ?

– Invalide, répond Pacha en fixant son passeport dans les mains du combattant : rendra, rendra pas ?

Celui-ci le tourne dans tous les sens, feuillette encore une fois les pages abîmées, ajuste une nouvelle fois son keffieh, referme le passeport et, après une pause, le tend à Pacha.

– Et qu'est-ce que t'as ? demande-t-il.

Pacha lui montre sa paume droite, peinant à décoller ses doigts.

- Quoi ? ne comprend pas le combattant.
- Y a un blème avec ses doigts, dit dans son dos la veste en cuir. Tu vois pas ?

Pacha à tout hasard continue à présenter sa paume, comme s'il confirmait : en effet, y a un blème. La gueule vulpine scrute sa main avec méfiance, mais perd rapidement tout intérêt, aussi bien pour Pacha que pour son problème.

- Qui est là ? – il indique la gare de sa tête.
- Des femmes, des enfants, répond Pacha en cachant son passeport dans sa poche intérieure.
- Des militaires ?
- Je n'ai pas vu.
- T'as une arme ?

Pacha ne répond pas.

- Mais quelle arme ? rit dans son dos la veste de cuir. Allez, on y va.

Cheveux blancs se retourne, siffle le chien. Celui-ci accourt docilement, sans lever les yeux sur Pacha, suit les combattants. Cheveux blancs s'approche de la porte et la tire résolument sur lui. Tous les quatre, chien y compris, disparaissent à l'intérieur.

- Allez au diable, dit Pacha et il trotte sur le côté, vers le quai n° 1.

+

En hiver, il se souvient toujours de son enfance : des arbres noirs dans la neige, les ouvriers qui traînent les pieds depuis la gare, tels des chasseurs rentrant après une traque. Une lueur électrique dorée, les ombres bleues du crépuscule. Maintenant aussi, on est en hiver, et les fêtes ne sont pas encore terminées. La pluie et le brouillard irriguent le sol, et le ciel gonflé d'humidité ressemble à un noyé sur la rive : enflé, un corps gris aux reflets bleutés. On n'a même pas envie de regarder un ciel pareil. Et Pacha ne regarde pas, il est assis sur un banc, observe avec étonnement sous ses bottes l'herbe de l'an dernier qui pousse à travers les dalles et la neige, gelant sous l'air glacé. Pacha soulève sa capuche, il a chaud dans sa veste, le sac réchauffe son dos. On peut rester ainsi à l'infini, sentant comment le crépuscule précoce de janvier descend du ciel, emplissant l'espace d'une teinte violette, rendant

floues les choses et les lignes. Pourquoi m'a-t-il quitté ? pense Pacha au sujet du chien. Pourquoi n'est-il pas resté avec moi ? Quels temps étranges : on ne peut retenir personne, on ne peut s'accrocher à rien. Il l'avait ressenti pour la première fois quelques mois plus tôt, en automne, lorsque la ville a commencé à être prise en étau, les chemins de fer s'étaient arrêtés, la gare s'était tue. Les élèves des petites classes n'en parlaient pas : ils avaient peur, ne trouvaient pas les mots justes. Les grands ne savaient rien non plus, mais n'avaient pas peur. Ils se disputaient, criaient les uns sur les autres, faisant peu attention à Pacha. Il n'intervenait pas lorsque les élèves demandaient à les départager, plaisantait, orientait la conversation sur les devoirs. Ce n'est pas votre affaire, disait-il, votre affaire est de bien étudier. Mais ils étudiaient mal. Ils se comportaient mal aussi. Et ne prêtaient pas la moindre attention aux paroles de Pacha. Un jour, lorsque les grondements étaient particulièrement proches, Pacha a tenté de les faire sortir de la classe, à l'abri, comme il disait. On s'est moqué de lui, les enfants se sont agglutinés aux fenêtres pour distinguer la fumée dans le ciel. Pacha a attendu, piétinant sur place, puis il est allé à l'abri tout seul. Dans le couloir, il est tombé sur la directrice, une couche épaisse de maquillage, les sourcils dessinés. Elle ressemblait à un clown, qui buvait beaucoup et depuis longtemps. Vous allez bien ? a-t-elle demandé. Pacha a hoché la tête, oui, tout va bien. Et vos élèves ? a-t-elle demandé sans réel intérêt. Eux aussi vont bien, l'a assurée Pacha. Après cela, les enfants ne voulaient pas lui parler, comme s'il n'existait pas. Comme si la matière qu'il enseignait était inexistante. Lorsque les cours étaient terminés, Pacha soufflait de soulagement et rentrait. Lorsque le matin il fallait aller à l'école, il soupirait aussi de soulagement. L'endroit où il se sentait le mieux, c'était sur ce chemin de cinq cents mètres, qu'il fallait parcourir de la maison jusqu'à l'école. Parfois, le soir, il lui arrivait de s'asseoir à un arrêt de bus, feignant d'attendre. Il enfonce la tête dans son col et contemplant les sombres vergers de pommiers derrière lesquels quelque chose flambait et grondait. Le ciel est sonore à l'automne, tout résonne et se réverbère, comme dans une citerne vide. Que pouvais-je leur dire, se demande Pacha, qu'est-ce que je peux leur apprendre, à part la grammaire ? Chacun doit décider pour lui-même,

que faire, qui fréquenter. Chacun pour soi, se dit Pacha et il s'enveloppe davantage dans sa veste, se protégeant de la brume épaisse, du crépuscule qui envahit la gare, des explosions qui retentissent de nouveau quelque part derrière les immeubles.

+

– Hé, pépé, dit quelqu'un mécontent, t'es encore en vie ?

Pacha se relève brusquement, encore endormi, gardant dans la bouche un goût douceâtre de rêve et de quiétude. Devant lui se tient Aliocha : son blouson est fermé jusqu'au cou, ce qui lui fait une tête d'oiseau ; son regard aussi est celui d'un oiseau. Disons, d'un vautour. Il est là, à passer d'un pied sur l'autre dans l'eau froide avec ses baskets vertes, puis il sort de ses poches ses mains rouges, souffle de l'air froid dessus, renifle de son nez gelé, regarde de ses yeux injectés de sang.

– Tu viens, pépé, ou tu vas te les geler ici ? Allez, c'est déjà payé, faut y aller.

– Je viens, je viens, répond Pacha – il se lève et voit qu'Aliocha n'est pas seul.

Derrière lui, sous la pluie fine comme atomisée, il y a une dizaine de voyageurs. Le premier est une femme, d'une quarantaine d'années, en doudoune sombre, jupe courte et hauts talons. Elle est bien habillée, avec une belle coiffure. Sûre d'elle. À la voir de loin, on dirait qu'elle rentre du bureau. Dans la vie normale, elle serait une quelconque fonctionnaire qui sait prendre des pots-de-vin. Excepté un détail, sur son dos, un grand sac venant d'un magasin de bricolage, alors qu'à l'intérieur quelque chose tinte lourdement, quelque chose comme de la vaisselle métallique ou des ustensiles en cuivre. Comme si elle avait dévalisé une église, se dit Pacha. Derrière elle, se soutenant mutuellement, marchent deux femmes, une très jeune, l'autre très âgée. À l'évidence, une mère et sa fille. L'âgée appelle constamment la jeune Annouchka, alors que cette dernière ne dit absolument rien. Annouchka la devance un petit peu, comme une sprinteuse qui veut dépasser dans un virage. Mais sa maman ne la laisse pas : elle s'est accrochée à son coude comme un vieux manteau, tenant dans la main libre un sac de sport avec des affaires. Elles sont suivies par une toute jeune fille poussant un landau. Pacha se dit

qu'elle aurait pu être son élève. Mais en même temps, qu'est-ce qu'il pourrait lui apprendre ? se demande-t-il. Elle a l'air de se débrouiller parfaitement sans lui. Le landau est rempli de bouteilles d'eau et de vêtements, même pas emballés, juste amoncelés en un tas humide. Les roues du landau sont abîmées par les trottoirs. On l'utilise beaucoup à l'évidence, il s'agit d'une chose indispensable à la maison. Bien qu'il n'y ait pas d'enfant, et on n'a pas vraiment envie de demander pourquoi. Ensuite vient une bonne femme en manteau de fourrure, qui semble être sa seule possession, sans valise, ni sac ni baluchon : on dirait l'unique relique de la famille, elle ne l'enlève donc pas, il fait partie d'elle. Elle ressemble à un écureuil, pense Pacha. Elle piétine les flaques d'eau de ses chaussures éculées. Ses talons se sont désaxés avec le temps ; vue de dos, on dirait qu'elle a une paire de sabots. Derrière elle, un vieux serre contre lui, sous sa doudoune, une enfant ado, sa fille ou sa petite-fille, en manteau de printemps gris, avec un cartable plein à craquer dans la main droite. Puis arrive une jeune blonde pleine d'assurance, serrant fermement dans une main un paquet de cigarettes, et dans l'autre une valise à roulettes. Elle porte des baskets, un jean déchiré et une veste orange. Si on leur tire dessus, on commencera par elle, la plus haute en couleur.

Pacha laisse passer cette étrange procession et se range à sa suite. Ce ne sera pas long, pense-t-il, j'irai avec eux jusqu'à l'usine de transformation de viande, puis j'irai tout seul. La procession avance lentement, comme si elle n'était nullement pressée, comme si elle disposait de beaucoup de temps, un wagon entier, d'ailleurs des centaines de wagons dorment dans le brouillard, tels des animaux. La plupart sont détruits, incendiés ; une partie porte des trous béants ; quelques-uns sont presque intacts. Ils sont là à attendre leur tour : personne ne s'en sortira vivant. La colonne avance lentement le long du quai, s'arrêtant et s'accroupissant à chaque éclair dans le ciel vespéral. Au bout du quai, Aliocha s'immobilise, se tourne vers le groupe. Tout le monde se fige. L'adolescente lève la tête vers son grand-père, demande quelque chose, mais celui-ci met son doigt sur ses lèvres : tais-toi, écoute, pas maintenant. Aliocha essuie fermement sa morve, couvre l'assistance de son regard.

– Alors, dit-il. Vous éteignez vos portables et que personne ne fume.

Comme au théâtre, pense Pacha.

– Marchez derrière moi, continue Aliocha toujours hargneux. Vaut mieux en silence. Vaut mieux en vitesse. Si on nous repère, je ne porterai pas le chapeau.

Pourquoi diable je l’écoute ? se demande Pacha. Mais il ne dit rien : l’ordre a été donné de garder le silence.

Aliocha saute du perron dans le brouillard. La femme au sac attend pour voir s’il ne va pas lui tendre la main pour l’aider à descendre. Ne voyant rien venir, elle saute à son tour. Le sac tinte. Dans l’obscurité, Aliocha râle méchamment. Puis c’est Annouchka qui saute, en tirant sa maman. Elle saute assez habilement, mais la vieille vole à sa suite comme le lest d’une montgolfière. La jeune fille au landau veut aussi sauter, mais n’ose pas. À bout de patience, Pacha se fraie un chemin en repoussant tout le monde, saute, puis prend le landau et tend la main à la jeune fille. Une fois les pieds sur le sol ferme, elle retire craintivement sa main d’un geste brusque, saisit le landau et disparaît dans le brouillard. Ensuite la blonde se précipite sur Pacha pour lui lancer sa valise. Pacha l’attrape en s’écorchant les mains, la pose par terre. Puis accueille la blonde.

– Doucement, dit-elle froidement, et elle disparaît à son tour.

Puis Pacha pose précautionneusement la petite-fille, tend la main au grand-père. Sa main est osseuse et indocile. Ce sont des mains de vieux profs qui tirent les oreilles aux mauvais élèves. Reste le pied au sabot. Pacha tend la main, la femme s’appuie dessus, son toucher est agréable et sec, comme si elle venait de quitter un appartement chaud. Elle saute avec une légèreté étonnante, bute contre Pacha, s’en détache avec la même légèreté et arrange prestement ses cheveux. Son visage est humide de pluie, mais souriant, comme si elle se réjouissait d’une pareille occasion de promenade. Peut-être qu’elle ne veut pas laisser voir à quel point elle a peur.

– Qu’est-ce que tu as aux doigts ? demande-t-elle à Pacha. Ils sont cassés ?

– Tout va bien, répond Pacha de mauvaise grâce.

– Compris, répond-elle sans le croire, se détourne, piétine le gravier des voies ferrées de ses sabots éculés.

Pacha se retourne une dernière fois sur la gare. Il voit des hommes armés sortir sur le quai, suivis du trapu, sans son manteau : il devait être trop pressé pour l'enfiler. Puis arrive le chien de Pacha, traînant dans les jambes de tout ce monde, une chose sombre serrée dans sa gueule. Une chose qu'il vaudrait mieux ne pas regarder. Pacha ne regarde pas.

+

Le gravier crisse sous les pas, de temps en temps on tombe sur des bouteilles vides et des sacs de supermarché, la neige le long de la voie ferrée a fondu depuis belle lurette à cause des wagons brûlés. Aliocha avance comme un zombie. C'est-à-dire avec détermination. Les femmes peinent à le suivre. Surtout la blonde. Elle traîne sa valise qui sautille sur les cailloux et se retourne sans cesse, elle la traîne comme une ancre dont on ne peut pas se débarrasser. Pacha la rattrape, lui offre de prendre sa valise. Mais la blonde prend peur de manière non dissimulée et presque théâtrale, bondit pour s'éloigner, puis remercie sèchement Pacha, mais il aurait été préférable qu'elle s'abstienne. Pacha s'arrête, laisse passer le reste de la procession. « Alors, on se prend un vent ? » ricane la femme à la fourrure en indiquant la blonde. « Ouais », répond Pacha et attend que tout le monde s'éloigne pour se mettre en route à son tour.

Au début tout se passe comme prévu : Aliocha se met à courir, tout le monde lui emboîte le pas, Aliocha s'accroupit dans l'herbe mouillée, tout le monde fait de même comme il peut, Aliocha dit de la fermer, personne n'ose le contredire. Ils s'éloignent rapidement des voies de garage, se faufilent sous une citerne (plus loin les lignes sont coupées, on risque d'être électrocuté), suivent une longue file de wagons calcinés et déchiquetés. Puis les wagons cessent et, à l'aiguillage, là où les voies bifurquent vers le nord, Aliocha prend à gauche, par un sentier connu de lui seul, s'éloigne de la voie ferrée, marche dans de hauts roseaux secs, contourne un poids lourd calciné, saute par-dessus un ruisseau, s'allonge sous un mur de béton endommagé. Tout le monde se couche en l'imitant. Le grand-père a le souffle coupé, sa petite-fille pleure sous sa veste chaude, la blonde triture nerveusement ses cigarettes,

jetant des regards inquiets à Aliocha, mais il n'a pas donné l'ordre de fumer, alors elle ne fume pas. Le pied au sabot sort de sa poche quelques bonbons et en tend un à la petite. Celle-ci se fige, incrédule, mais prend. Le deuxième bonbon est pour Pacha. Il refuse machinalement.

– Allez, dit-elle. Qu'est-ce que t'as ? Prends. Comment t'appelles-tu ? Moi, je suis Vira.

Pacha se présente, mais ne prend pas le bonbon. Comme tu veux, rit le pied au sabot, c'est-à-dire Vira, et remet le bonbon dans sa poche.

– Donc, Aliocha lève la voix. Ensuite on prend le pont, il y aura sans doute des tirs. On passe vite, sans bruit. Prêts ?

– On fait une pause clope et on y va ? demande la blonde.

– Tu cloperas à la maison, répond Aliocha, il se lève et longe rapidement le mur, le dos courbé.

– Connard, lance la blonde dans son dos.

Aliocha l'entend, ses épaules se crispent, mais il continue sans s'arrêter. La blonde est obligée de suivre.

Et ce n'est pas facile : les chaussures butent contre les débris de briques, les tiges d'armature. De temps à autre, Aliocha s'immobilise, sort son portable, éclaire et saute par-dessus un énième fossé. À un moment donné, la blonde craque, s'affaisse sur sa valise et se met à rouspéter. La colonne s'arrête. Aliocha demeure en tête, sans revenir sur ses pas. C'est Vira qui se penche sur elle. Allez, qu'est-ce que tu as, calme-toi, l'exhorte-t-elle. Il faut continuer. Puis elle lance à Pacha : qu'est-ce que tu as à rester planté, donne un coup de main. Pacha attrape la valise et sent qu'elle est vide. Mais il la traîne tout de même.

Quelque temps après, Aliocha plonge dans le trou béant d'une clôture. Tout le monde le suit de mauvaise grâce. Ils errent dans un terrain vague, sous un ciel éclairé par intermittence d'une lumière blanchâtre venant de l'est. Lorsque les feux s'allument, on distingue chaque buisson le long d'un sentier à peine perceptible. On dirait qu'ils traversent un terrain de foot en direction des vestiaires après un match perdu. Comment leur guide trouve le chemin, nul ne le sait. Lui non plus, semble-t-il, n'en sait pas plus qu'eux, car soudain il s'arrête net. La femme aux baluchons le heurte dans le noir, elle-même bousculée par la fille au landau, puis Annouchka avec la vieille. Personne ne bouge, tout le monde attend.

Un instant, murmure Aliocha, un instant. On s'est perdus, pense Pacha. Il enlève ses lunettes, essuie les verres, comme si cela allait aider. L'ado réapparaît de sous la veste de son grand-père, met son cartable sur le dos. Vira s'approche d'elle et lui caresse la tête. La blonde n'y tient plus et sort une cigarette. Elle farfouille dans ses poches, trouve son briquet et l'allume. S'en échappe une flamme, petite, mais bien distincte. La blonde essaie de l'attraper du bout de sa cigarette, longuement, sans réussir.

– T'es folle ?! – Aliocha se retourne, aperçoit la flamme et se jette sur la blonde. Éteins ! crie-t-il tout bas. Allez, éteins !

Un sifflement bref et aigu provient de nulle part, puis une explosion sur le côté, à une cinquantaine de mètres, des morceaux de terre s'envolent partout, ils se jettent tous dans l'herbe, l'adolescente pousse un cri, le grand-père glapit dans un souffle d'effroi, comme s'il voulait retenir la peur, sans y parvenir. Pendant quelques secondes tout se fige, puis de nouveau un sifflement bref et des mottes d'herbe projetées dans tous les sens.

– Suivez-moi ! crie Aliocha. Vite.

Tout le monde s'arrache, court à travers le champ, comme s'il s'agissait d'un jeu amusant. Mais la course n'est pas facile. Annouchka tire par la main sa maman qui traîne derrière elle, s'efforçant de suivre. La femme aux baluchons disparaît quelque part devant. Alors que le vieux freine, s'essouffle, n'y arrive pas. Pacha accourt vers lui, jette la valise pour soulever la petite, prend le vieux sous le bras et les traîne sur son dos. La troisième explosion retentit tout près. Pacha a l'impression d'avoir été touché par le souffle chaud de la déflagration, bien que cela ne soit que la peur, rien que de la peur. Il faut courir loin d'ici, vers un lieu sûr. Le ciel s'éclaire de nouveau, la silhouette noire d'une bâtisse se détache devant eux. De la brume parvient le cri furieux d'Aliocha : par ici, putain, par ici ! Tout le monde court dans la direction de sa voix, Pacha ferme la colonne, traînant sur lui la fille et le grand-père, il sent ses forces faiblir, ses genoux fléchir. Encore un peu, se rassure-t-il, allez. Le bâtiment est tout près. Une nouvelle déflagration dans l'air. Pacha court, traînant la petite et le vieux, atteint le mur. Il voit une porte défoncée et s'y engouffre. Son coude accroche l'embrasement, mais il fonce

à l'intérieur, se projette au sol, serrant la petite contre lui. Celle-ci hurle, Pacha tente de la calmer, mais comment faire lorsque tout le monde autour ne cesse de crier. Le vieux est couché à côté et gémit péniblement. La blonde s'éloigne et plonge habilement en bas du mur. Vers le mur, crie Vira, vite, au mur. Tous se jettent dans l'obscurité, rampent sur le sol, se figent. Quelque chose tombe tout près, de l'autre côté du mur. Dès que ça commence à siffler, la peur monte, puis se relâche. En fait, la peur ne dure que pendant le sifflement, juste ce court instant. Puis on pense à ce qu'il faudrait faire et on n'a plus le temps d'avoir peur. On entend ensuite les rafales sèches des armes automatiques. Mais elles ne se rapprochent pas. C'est déjà bien, se dit Pacha. Il enlève son sac à dos et le place sous sa tête. Puis sort son portable pour voir l'heure. Il n'est que cinq heures. C'est comme la nuit du Nouvel An, se dit-il : on a l'impression de faire la fête depuis longtemps, et il n'est que dix-sept heures. Combien de temps faudra-t-il rester couché ici ? Le sol est humide, Pacha l'a senti immédiatement dans son dos, mais il a peur de lever la tête, alors il reste couché, tâchant de ne penser à rien. L'essentiel étant de ne pas s'endormir, si je m'endors, je ne me réveillerai pas, se dit-il, et il s'endort sur-le-champ.

Son sommeil est court et nerveux, sans rêve, comme d'habitude. Seulement avec quelques images périphériques, comme si on te montrait quelque chose et lorsque tu essaies de voir de plus près, on s'éloigne dans l'ombre, avec les images, et on se moque de toi depuis l'obscurité, d'un rire mauvais, on t'observe d'un regard méchant. Que représentent ces images ? se demande-t-il. Qu'est-ce ? Un couloir fraîchement peint, des taches sombres qui transparaissent sous la chaux, comme sur la peau d'un défunt. Un escalier en fer est soudé au mur, en haut, une lucarne est ouverte. Si on monte, on se retrouve sur le toit, avec un sol de pierres mouillées. Non, comprend Pacha, le sol mouillé, c'est ici, en bas, là où je suis couché, avec un sac à dos sous la tête. Mais alors là-bas ? Un grenier rempli de ses vieilleries. Et au milieu de tout cela deux grandes valises. Est-ce que j'ai des valises dans mon grenier ? se demande Pacha. Non, je n'en ai pas. Non. Et il s'approche des valises. Il a envie d'en ouvrir une, mais une forte odeur de chien l'en empêche. Alors celui qui lui montre tout cela

s'éloigne, passe dans l'ombre, comme s'il l'invitait à le suivre, allez, tu dois voir ce qu'il y a là-bas, tu auras peur, tu seras tétanisé, mais tu dois voir, allez, viens.

– Où est ma valise ? entend Pacha et ne reconnaît pas la voix. Où ? Où est-elle ?

Quelqu'un secoue son épaule. Sans se relever, Pacha sort son portable et l'allume. La blonde se tient au-dessus de lui. Elle cogne son épaule du bout de sa basket, comme un chien écrasé.

– Où est la valise ? répète-t-elle froidement.

Pacha se redresse, s'assied, appuie son dos contre le mur de brique.

– Là-bas, dit-il en indiquant l'embrasure de la porte.

– Où là-bas, putain ? ne comprend pas la blonde.

– Mais là-bas – Pacha pointe l'obscurité. Vous avez couru, moi j'ai porté le grand-père.

– Mais quel grand-père, putain ? – la blonde s'emporte. Tu l'as jetée ou quoi ?

– Mais vous avez couru – Pacha ajuste ses lunettes, de tous ses cinq doigts, maladroitement.

Il sent toujours l'odeur du chien mouillé et a l'impression d'être épié dans l'ombre par plusieurs paires d'yeux. Et puis, il y a cette blonde.

– T'es idiot ? crie-t-elle et elle le cogne encore plus fort de sa basket, cette fois au mollet. T'es un putain d'idiot ou quoi ?

– Mais elle était vide, se défend Pacha.

– T'as fouillé dedans ? – la blonde est déchaînée.

– Mais non, répond Pacha effrayé.

– Crétin ! vocifère la blonde. Allez, va chercher !

Comme un idiot fini, Pacha se lève, cherche son sac à dos, l'enfile et s'apprête à partir.

– Assieds-toi ! lui crie-t-on de l'obscurité. Pacha reconnaît la voix de Vira. Et toi aussi, assieds-toi ! crie Vira probablement à la blonde. Asseyez-vous tous les deux. Vous en avez assez de vivre ?

– C'est vous tous qui en avez assez – la blonde crache sa colère et se dirige à tâtons vers la sortie. Crétins, leur lance-t-elle en guise d'adieu avant de disparaître dans l'embrasure de la porte.

– Il faut l'arrêter, dit Pacha on ne sait à qui.

– Reste assis, répète Vira tout près – elle rampe jusqu’à lui, trouve sa main et la tire vers le bas, sur elle. Ne bouge pas. Lorsque le calme reviendra, t’iras les chercher. Elle et la valise.

Pacha se rassied docilement. Vira le presse contre elle, comme si elle avait froid, et Pacha a l’impression d’avoir retrouvé le chien de la gare, seulement maintenant il sent le parfum et la chaleur du corps féminin. Il est évident qu’elle n’a pas du tout froid. Ils sont assis serrés l’un contre l’autre. Pacha veut dire quelque chose, mais il a peur qu’on ne l’entende et qu’on n’interprète mal ses paroles : alors il reste silencieux. Soudain, la femme glisse sa main dans la manche large de sa veste, passe sa main sous son pull, touche son poignet gelé, touche sa peau, sans un mot. Et Pacha ose, il veut lui aussi trouver sa main, toucher son poignet, mais soudain dans le noir, presque au-dessus de leurs têtes, retentit une voix féminine.

– Où est notre guide ? Quelqu’un l’a vu ?

Vira retire immédiatement sa main, comme si rien ne s’était passé. Elle se lève en vitesse. Pacha se lève aussi, éclaire avec son portable. Il découvre Annouchka qui se tient devant lui, avec sa maman qui regarde de derrière son dos. Elles le toisent avec défi.

– Où est-il ? demandent-elles à Pacha.

– Je ne sais pas, répond-il.

– Et qui doit savoir ? demande froidement Annouchka.

– Sa maman, bien qu’elle ne demande rien, se montre elle aussi froide et exigeante.

– Mais ça fait longtemps qu’il n’est plus là.

Tout le monde se retourne sur la voix : près du mur est assise la femme qui a toujours été en tête du groupe. À ses pieds il y a un sac. Pacha dirige la lumière sur elle et a le temps d’apercevoir les talons cassés de ses chaussures.

– Éteins la lumière, dit la femme. Il n’est plus là, il s’est tiré. Dès qu’on est arrivés ici.

– Et maintenant ? demande Annouchka avec insistance.

– Qu’est-ce que j’en sais ? répond la femme.

De l’obscurité sortent le grand-père et sa petite-fille. Le vieux n’a pas du tout l’air bien : la main sur la poitrine, il s’appuie sur l’épaule de la petite et respire difficilement.

– Il faut y aller, dit le vieux à Pacha.

– Il a besoin d'un médecin, ajoute la jeune fille, s'adressant de nouveau à Pacha.

– Mais où on va le trouver ? – on entend la voix mécontente de la femme depuis la pénombre.

Tout le monde se tait. Pacha sent son téléphone se décharger.

– Il faut partir d'ici, lui dit Annouchka.

Elle appuie sur les mots, comme si Pacha ne comprenait pas leur importance.

– Mais qu'est-ce que je peux faire ? demande Pacha.

– Vous êtes le seul homme ici, lui explique Annouchka.

Sa maman ne la contredit pas. En revanche, Pacha objecte en indiquant le vieux. Celui-ci ne fait que tousser frénétiquement et mouliner de ses mains : mais non, mais non, vous êtes le seul homme ici, ne comptez pas sur moi.

– Il faut partir, répète Annouchka.

– Oui, il faut partir, acquiesce Vira. Tant que c'est calme.

Tout est en effet calme derrière le mur. On n'entend même plus la blonde. Pacha pense aller la chercher, mais il est entouré d'un cercle dense et infranchissable. Et il se tient comme un bon pasteur à qui on a des questions à poser après son sermon et se dit : c'est tout de même une responsabilité, et quelle responsabilité, conduire dans l'obscurité des étrangers vers un endroit inconnu. Pacha n'en a pas l'habitude. Il ne répondait même pas de sa classe, accoutumé à mettre tout sur le compte de l'initiative et de l'indépendance de la jeunesse. Pareil à la maison, il n'était responsable de rien. C'est sa sœur qui répondait de tout. Et lorsqu'elle n'était pas là, on n'avait plus tellement besoin de répondre de quoi que ce soit. Et voilà soudain un tas de femmes, enfants et handicapés qu'il faut conduire quelque part.

– Bien, se lance Pacha. Et où alliez-vous ?

– Qu'est-ce qu'on en sait, répond d'une voix enrouée la femme sans talons depuis son coin – elle se remet sur ses pieds, soulève le sac et s'approche de Pacha. Le morveux a dit qu'il allait nous sortir de là, alors, on l'a suivi.

– Je dois rentrer chez moi, donne de la voix la jeune fille au landau. On m'attend à la maison, ils ne savent pas où je suis.

– Et où tu vis ? demande la femme sans talons.

– Près de l'école n° 5, répond la fille.

– Mais c’est de l’autre côté, lui dit calmement la femme sans talons. Qu’est-ce que t’es venue foutre ici ?

– Je ne sais pas, dit-elle et elle se met à pleurer. Il a dit qu’il allait nous faire sortir, je l’ai cru. Il faut que j’aille chez moi, répète-t-elle.

Pacha regarde son landau, où s’entassent des vêtements d’hiver et des bouteilles d’eau minérale, et se décide.

– Bon, d’accord, dit-il. Allons-y. On ira jusqu’à la bifurcation, à l’usine à viande, et puis on se sépare. D’accord ?

– Oui, lui répond la femme sans talons, et elle installe son barda cliquetant sur le dos.

– Oui, dit avec douceur et incertitude la fille au landau.

– Oui, oui, répète avec impatience la petite, allez, y en a marre.

– Oui, dit Vira en dernier.

Pacha fait demi-tour et s’avance, s’éclairant de son portable.

– Hé ! lui crie dans le dos Annouchka.

Pacha s’arrête.

– Pourquoi tu n’éteins pas la lumière ?

– Mais je ne vois rien sinon, explique Pacha.

+

Ils sortent à l’air libre à travers la fenêtre brisée. D’abord, ils font longuement passer la maman de main en main. Pacha la tient par le haut, Annouchka l’attrape côté rue. Ensuite, Pacha descend le landau. Le grand-père toussote, mais regarde Pacha comme un héros. Ils parviennent aux rails du tram, les suivent. Cela semble plus sûr, qui aurait l’idée de miner les rails d’un tram ? Mais à un moment donné la voie bifurque en direction de l’avenue. Et les idées divergent. Pacha déconseille de se rendre sur l’avenue, l’espace est dégagé et propice aux tirs. Il vaut mieux tourner à droite, il y a un petit pont piéton par-dessus les rails, là commence la zone pavillonnaire, c’est un endroit sûr, personne n’ira les chercher là. Pacha n’est pas très convaincant, il en est conscient : il essaie de les mener vers le petit pont uniquement parce que c’est plus près de l’internat. Et il ne sait tout simplement pas mentir, il est prof. Où ça ? l’interrompt la femme au sac. Où tu veux aller ? Hier encore il y avait des chars là-bas, près du pont. Mais qu’est-ce que

tu racontes ? Il n'y a pas de char là-bas, contredit Vira. D'où viendraient-ils ? Et toutes les deux se mettent à se disputer au sujet des chars, alors que Pacha ne comprend pas vraiment ce qu'il doit faire. Bien, dit-il, faites ce que vous voulez, moi je vais sur le pont. Peut-être qu'ils me laisseront tranquille ? se dit-il. C'est juste, dit soudain Vira, c'est parfait, je viens avec toi. Et nous aussi, leur emboîtent le pas Annouchka avec sa maman, on y va. Et nous aussi, ajoute le grand-père avec sa petite-fille. La fille au landau ne dit rien, mais ne s'éloigne pas de Pacha, à tout hasard.

– Bon, bon, lâche sèchement la femme avant de charger son sac sur son dos et elle s'engage sur les rails en direction de l'avenue.

Tous les autres vont dans la direction opposée. Le ciel s'éclaire de temps à autre et quelque part derrière eux quelque chose s'effondre dans un bruit retentissant. Tout le monde se fige, se retourne.

– C'est dans le quartier de la gare, dit tout bas Vira, mais personne ne lui répond.

Ils continuent leur chemin, sans parler et sans se retourner, comme s'ils avaient peur de découvrir derrière quelque chose d'effroyable.

+

Un instant, murmure Pacha pour lui seul, bien que tout le monde puisse l'entendre. Derrière cet immeuble, il y a le parc, et puis ce sera le pont. Je connais le chemin. Mais tout le monde le connaît : il n'y a que des gens d'ici. Cependant, personne ne peut garantir qu'on ne tombe en route sur des éclats de cervelle. Soudain, du côté de l'avenue on entend des tirs effrénés à l'arme automatique. Pacha s'élanche, les autres courent derrière lui. Ils arrivent jusqu'à une petite *khrouchtchovka*¹ terne et tombent au pied du mur. Allons à l'intérieur, crie Annouchka, dans le hall, à l'intérieur. Ils courent en file indienne le long du mur, jusqu'à la porte soufflée par l'explosion. Pacha saute dans le trou noir de l'entrée,

1. Immeuble de quatre étages typique de l'époque de Khrouchtchev. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

mais s'arrête d'un coup. Annouchka le heurte de plein fouet, suivie par la mère comme au bout d'une laisse.

– Alors ? siffle Annouchka. Quoi ? Allez, avance.

– Stop, dit tout bas Pacha.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? ne comprend pas Annouchka.

– Silence, murmure Pacha.

Le reste de la troupe débarque aussi dans la cage d'escalier, à bout de souffle, alors que le grand-père manque de suffoquer, comme si on l'avait maintenu sous l'eau. Mais tout le monde comprend immédiatement. Quelque chose ne va pas. Ils restent figés et dressent l'oreille.

– Silence, dit Pacha encore une fois. Vous entendez ?

Tout le monde écoute. Et ils entendent comment là-haut, d'une chambre à l'autre, passe le vent. Et les courants d'air sont aspirés par une fenêtre brisée et expulsés par une autre. Ils entendent l'eau tomber dans les tuyaux détruits, le vent promener sur les marches de vieux journaux. Mais surtout, complètement stupéfaits, ils entendent comment quelque part entre le deuxième et le troisième étage, dans la cage d'escalier, quelqu'un souffle prudemment sur ses doigts, frotte une main contre l'autre, enfile des gants et tout doucement, pour que personne n'entende, prend dans ses mains quelque chose de métallique. Ils entendent comment il se lève tout aussi doucement et tout en se baissant regarde à l'extérieur, passe agilement sur le verre brisé, scrute l'espace en expert, observe, hume et sent une présence étrangère, la présence de ceux que personne n'avait invité.

– Vite, souffle imperceptiblement Pacha, suffoquant de peur. En silence, suivez-moi.

Ils contournent l'immeuble, se suivant l'un derrière l'autre. Ils parviennent aux premiers arbres, passant d'un tronc à l'autre. Du côté de l'herbe décomposée parvient une odeur lourde, de quelque chose de putréfié. Il ne faut pas regarder, se répète Pacha, il ne faut surtout pas regarder. Et il continue sa course. Il entend les femmes respirer péniblement dans son dos. Ils débouchent sur une aire de jeux avec une balançoire calcinée et se retrouvent à découvert. Pacha regarde tout autour, la *khrouchtchovka* se détache au loin, telle une baleine qui s'est échouée sur la côte de désespoir. Les fenêtres sont sombres, charbonneuses, aucun mouvement, pas le moindre

bruit. Ce qui rend la situation encore plus sinistre. Ils poursuivent vers le parc, courent entre les arbres, se fondent en eux, tout aussi noirs, au point d'avoir l'impression que les acacias nouveaux courent avec eux. Mais voilà que le parc s'arrête. Pacha se retrouve sur le bitume, frappe lourdement de ses chaussures, parcourt le reste de la distance et s'arrête juste devant le pont. Plus exactement devant ce qu'il en reste. Car même dans l'obscurité on voit qu'il n'y a plus aucun pont et que seul le vide s'étend au-dessus du sombre ravin. Mais plus de pont. Il n'y a absolument rien. Et descendre au fond du ravin, c'est comme accepter de descendre dans l'enfer : il faut être vraiment motivé. Pacha ne l'est absolument pas, alors il reste planté, les mains sur ses genoux, et respire lourdement. Les femmes se tiennent derrière lui, sans rien dire, le souffle lourd.

– Et maintenant ? expire Annouchka. On fait quoi ?

– Je n'en sais rien, répond Pacha en toute honnêteté.

– Mais tu n'allais pas quelque part ? insiste Annouchka.

– Là-bas – Pacha désigne de la tête la direction de l'enfer.

J'allais là-bas.

– Merde, vitupère Annouchka. Enfoiré, lance-t-elle à Pacha. On s'en va, ça suffit, elle attrape la main de sa maman et la tire en arrière, là d'où elles étaient venues.

– Vous allez où ? leur crie désespérément Pacha, mais Annouchka ne répond pas.

Alors que la petite vieille, quand bien même aurait-elle eu envie de répondre, n'aurait pas su quoi dire.

– Moi aussi, je m'en vais, dit après une pause la jeune fille au landau.

– Attendez – Pacha reprend son souffle et tente de paraître sérieux. On ira de ce côté, dit-il en indiquant la brume noire, on sortira là-bas – il agite sa main en dessinant quelque chose d'indéfinissable et d'autant plus effrayant.

– Non, non – la fille pousse le landau pour s'éloigner et couper court à la tentation de discussion. J'y vais, on m'attend.

Personne ne l'arrête. Tout le monde semble si désespéré, qu'on ne sait même pas ce qui est pire : qu'elle reste avec eux, dans l'antichambre de l'enfer, ou qu'elle s'en aille là où elle sera probablement tuée.

C'est terrible lorsque les femmes te quittent, se dit Pacha, il faudrait les en empêcher. Mais comment retenir une femme ?

Qui pourrait l'arrêter ? Pacha ne peut pas, ne sait pas. Il ne peut pas maintenant, comme il n'a pas pu l'automne dernier. À l'époque, il n'y a pas très longtemps, vers le mois de septembre, lorsque la situation était particulièrement difficile et que la gare recevait quotidiennement des trains chargés d'équipements militaires, lorsqu'on a commencé à tirer sur l'autoroute, Maryna était venue le voir. Elle est accourue complètement hystérique, disant qu'il fallait partir, avant qu'il ne soit trop tard, qu'il fallait tout quitter et fuir. Pacha était mal à l'aise devant le vieux, qui écoutait tout cela depuis la cuisine, mal à l'aise devant sa sœur, qui aimait Maryna et tentait de la consoler, puis gagnée par l'hystérie, elle s'est mise aussi à crier sur Pacha : t'es pas un homme, qu'est-ce que t'attends, prends-la et allez-vous-en d'ici. Pacha essayait de calmer tout le monde, exhortait, expliquait quelque chose au sujet de son livret de travail (putain de livret de travail !), parlait de l'année scolaire, disait qu'ils n'avaient rien à craindre de toute manière, qu'ils n'y sont pour rien, qu'ils ne soutiennent personne, que Pacha n'est qu'un prof, un simple prof, répétait-il, comme s'il s'excusait, un simple prof, tout le reste lui importe peu. Où devait-il aller, personne ne l'attend, de quoi devraient-ils avoir peur, tout va bien, il n'est qu'un prof. Maryna s'est emportée, quittant en trombe la maison. Pacha s'est précipité pour la rattraper, mais une fois dans la cour, il s'est arrêté sous les arbres. L'automne ne faisait que commencer, les toiles d'araignée se mêlaient dans les branches, l'herbe était mûre et pesante, le ciel vespéral rappelait le fer en fusion qu'on s'apprête à verser dans les formes pour en faire quelque chose d'utile. Le vieux est sorti de la maison, feignant l'étonnement en voyant Pacha, mais n'a rien dit, parcourant le sentier jusqu'à la grille pour vérifier la boîte aux lettres. On est samedi, a rappelé Pacha, pas de courrier. Le vieux est rentré sans un mot. Il a pris un coup, s'est dit Pacha, on dirait un zombie. Je n'irai nulle part.

+

– Il va vraiment mal, la fille se rappelle à son souvenir.

Pacha se retourne. Le pépé est en effet pris de spasmes, il tousse et il crache, frotte sa tempe.

– Il lui faut un médecin, dit la petite.

– Peut-être qu’il faut aller à l’hôpital ? hésite Pacha. Qu’est-ce que tu en penses, demande-t-il à Vira, l’hôpital fonctionne ? Ils ne se sont pas tous enfuis tout de même ?

– Je crains que si, justement, répond Vira. S’ils en ont eu le temps.

– Et qu’est-ce qu’on fait avec lui maintenant ?

Pacha est déconfit.

– Je connais un vétérinaire, au cas où.

– Un vétérinaire ?

– Oui. Il a soigné mon chien l’an dernier. Lorsque j’avais encore un chien, explique Vira. Il recevait à domicile, je me souviens. Il n’est pas tout à fait médecin, mais il doit avoir quelque chose, tout de même. Une aspirine, un analgésique.

En entendant parler des médicaments, le vieux a une nouvelle quinte de toux, en signe d’acquiescement, sans doute.

– C’est loin ? demande Pacha.

– Comment dire, répond-elle et Pacha comprend que ce n’est pas tout près.

Il hisse le vieux sur son épaule, comme une cape de chevalier. Il avance, s’arrêtant de temps à autre pour reprendre son souffle. La petite court à côté, Vira est à la traîne. Ils traversent la rue, s’engouffrent dans les cours, passent au milieu des immeubles. Ils dépassent une crèche, se retrouvent dans la rue voisine, longent une allée de tilleuls. Quelque chose s’enflamme de nouveau à l’horizon. On a l’impression que la ville est bombardée sur sa périphérie. De noir, le ciel devient rose, avec des halos bleus qui font retentir sourdement chaque explosion. De temps en temps, on entend des rafales d’armes automatiques venant de l’avenue. Il n’y a personne alentour, la ville est vide, le ciel est coloré, le brouillard humide laisse apparaître des tilleuls sombres. Pacha trouve un banc, dépose le vieux, se laisse choir à ses côtés. Vira se tient à l’écart, le brouillard l’enveloppe, comme si la fumée sortait de son manteau. La fillette pleure, agrippée à la main du vieillard. Soudain, on perçoit un mouvement au bout de la rue. Quelqu’un arrive. Les feux éteints, bien évidemment, mais il avance dans leur direction. Vite ! crie Pacha. Il attrape le vieux, court sous un porche, veillant à ce que tout le monde suive. Puis il regarde prudemment de sa cache et voit passer

à toute vitesse un minibus vert kaki, aux flancs métalliques lacérés, tel un chien de combat. Les vitres sont brisées : on dirait que les passagers ont sauté en marche.

+

Ils parviennent à la maison du vétérinaire vers sept heures. Une tour de huit étages. La moitié des vitres est soufflée. Tout est sombre et calme. Devant l'entrée, un banc défoncé. Pacha regarde et comprend qu'il a été cassé encore avant la guerre, en temps de paix, comme on dit. L'immeuble est équipé d'un interphone, mais aujourd'hui la porte est grande ouverte et l'obscurité s'écoule de l'intérieur, comme du liquide noir.

– Tu te souviens de l'étage ? demande Pacha.

– Le deuxième, je crois, dit Vira sans certitude. Ou le troisième.

– Merde – Pacha repose le grand-père au sol, celui-ci s'affaisse dans la brume, la petite bondit vers lui et attrape sa main. Attendez ici, dit-il, et il entre dans l'immeuble.

À l'intérieur, il sort son portable et allume la torche. Sur les marches de l'escalier gisent des morceaux de briques cassées, une couche épaisse de chaux, une chaussure abandonnée, des guenilles. Il enjambe prudemment et monte, suivi de Vira. Ils arrivent au deuxième. Vira scrute les portes.

– Non, dit-elle. Ce n'est pas ici. Sa porte était métallique.

Ils montent encore un étage. Pas de porte en métal.

– Elle était en métal, sûr et certain ? demande Pacha.

– Je ne sais pas – Vira commence à hésiter.

Ils montent encore. Puis encore plus haut. Puis redescendent au deuxième.

– On dirait que c'est celle-là – Vira désigne une porte noire sans numéro.

La porte est effectivement métallique, mais calcinée, noircie au point qu'il est difficile de dire en quelle matière elle est. Pacha s'approche et frappe délicatement de son poing la surface métallique. L'écho se répand lourdement dans l'escalier. Pacha s'affole, puis s'enhardit et cogne de toutes ses forces, sans aucune retenue. Personne ne répond.

– Peut-être qu'ils n'entendent pas ? demande Pacha.

– Tu plaisantes ? répond Vira méchamment.

Ils sortent et éteignent leurs téléphones. Le vieux ne regarde même pas de leur côté. En revanche, la petite en les apercevant se met sur la pointe des pieds, dans l'attente.

– Il n'y a personne, annonce Pacha.

La petite se met à pleurer. Vira tente de la rassurer. Mais comment la consoler ? Que faire ? se demande Pacha. Que faire ?

– Vous êtes qui ? entendent-ils soudain.

Il y a quelqu'un dans la pénombre, mais impossible de distinguer. Comme si c'était l'obscurité elle-même qui leur adressait la parole.

– Nous cherchons le vétérinaire, répond Pacha.

– Quel vétérinaire ? demande l'obscurité.

– Du deuxième étage, explique Pacha.

L'obscurité se tait un instant, en digérant l'information.

– Il n'y a pas de vétérinaire au deuxième, dit-on après réflexion. Il y a un appartement vide, dans l'autre il y avait des entrepreneurs. Mais on a jeté une grenade dans leur appartement, encore cet été.

– Écoutez, dit Pacha en faisant un pas prudent en direction de l'obscurité. N'ayez pas peur. Je suis prof.

– Prof de quoi ? – l'obscurité ne comprend pas.

– Un simple prof, explique Pacha. Nous avons un grand-père qui se sent mal. Nous avons besoin d'un médecin.

– Et pourquoi vous cherchez un vétérinaire ? – l'obscurité ne comprend toujours pas.

– Parce que vous en avez un vrai ? demande Pacha.

– Nous n'en avons aucun – l'obscurité commence à avancer sur Pacha et se transforme en une femme.

Un blouson long, une chapka bien chaude, impossible de distinguer le visage. Mais elle porte des lunettes. Autrement dit, elle ne voit rien, comme Pacha.

– D'où vient-il ? demande-t-elle en désignant le vieux.

– Nous venons de la gare, explique Pacha. On a essayé d'en sortir. Et il a eu une attaque. Est-ce qu'il y a un hôpital par ici ? Ou au moins une pharmacie ?

– Quelle pharmacie ? explose la femme. Quel hôpital ? Ça fait deux semaines que nous vivons dans une cave.

– Bon, d'accord – Pacha essaie de calmer le jeu. Ne criez pas.

Il se tourne vers Vira.

– Il faut partir, dit-il. Allons chercher ailleurs.

Le grand-père se lève. Vira le soutient d'un côté, la petite de l'autre.

– Hé, la femme leur crie dans le dos. Où le traînez-vous ? Il va mourir. Laissez-le ici. J'ai une petite pharmacie, il y a encore de l'eau. S'il meurt, au moins ce ne serait pas dans la rue.

Pacha hisse de nouveau le vieux sur son dos. Ils longent le mur, contournent l'immeuble, descendent dans la cave. La femme avance avec assurance, bien qu'on n'y voie rien : là-haut, il devrait y avoir la lune et les étoiles, mais le brouillard est si bas qu'on ne voit tout simplement pas le ciel. Seulement quelque part à l'autre bout de la ville quelque chose commence à exploser, sourdement et lourdement, avec de longs intervalles réguliers. Pacha marche dans le noir, comme dans le lit d'une rivière, redoutant de perdre l'équilibre et de tomber avec son passager sur le dos. Ils descendent l'escalier, la femme entrouvre la porte. Ils traversent le couloir, puis la femme ouvre à tâtons une autre porte. L'odeur de renfermé frappe aussitôt les narines. Pacha ne voit rien, mais sent la respiration de plusieurs personnes. Par ici, dit la femme, entrez. La porte se referme derrière eux. Alors, dans le noir, quelqu'un allume une lampe torche qu'il dirige droit dans les yeux de Pacha.

L'espace n'est pas grand, et ils sont près d'une vingtaine à être assis le long des murs, serrés les uns contre les autres. Essentiellement des femmes et des enfants. Mais il y a aussi un homme, d'une quarantaine d'années, portant un manteau et une chapka de fourrure. Il jette un coup d'œil sur Pacha, puis détourne son regard. Sur le côté, il y a une lampe à gaz de randonneur, un sac de nourriture. Mais chacun serre contre lui quelque chose d'apporté de chez lui, de la maison. Ils sont vêtus chaudement, qui plus est, ils sont sous des couvertures, des tapis ou des manteaux. Difficile de dire depuis combien de temps ils sont là. Mais à en juger par l'air vicié et leurs yeux rouges, plus d'un jour. Peut-être bien effectivement depuis deux semaines. À peine a-t-il pris ses marques que Pacha dépose le vieux à même le sol de ciment. Quelques femmes se lèvent immédiatement, l'homme au manteau s'enfonce encore davantage. Les femmes soulèvent le vieux par les bras, jettent sur le sol une veste d'hiver grise, le recouchent et se penchent au-dessus de lui comme des Myrrhophores se lançant dans des

conciliabules sur la manière de le sauver. La petite en pleurs se tient à côté. Pacha écoute les bruits parvenant de l'extérieur. Il y a eu deux coups, difficile de dire de quel côté. Si cela tombe ici, on ne pourra même pas nous déterrer, se dit Pacha. Il sort son portable. Il est presque huit heures.

– Bien, dit-il à la femme qui les a conduits à la cave. Je vais y aller. Vous allez vous en occuper ?

– Puisqu'il est là, on va s'en occuper, dit-elle calmement.

– Peut-être que vous pouvez noter mon téléphone ? propose Pacha. À tout hasard.

– Et comment je vais vous appeler ? demande la femme. En tapant sur un tuyau ?

– Bon, d'accord, dit Pacha. Je vais essayer de revenir demain. Avec un médecin.

– C'est cela, dit la femme sans enthousiasme – puis elle ajoute : Et vous allez où comme ça ? Dans la nuit ?

– Je dois aller à l'internat, explique Pacha.

– À l'internat ? – la femme semble effrayée.

– Ouais, répète Pacha irrité. À l'internat. Je dois aller chercher mon neveu.

– Merde, dit seulement la femme. Restez plutôt, propose-t-elle de nouveau.

Et si je restais, en effet ? hésite Pacha. Je resterai jusqu'au matin et j'irai demain, lorsqu'il fera jour. Je risque de tomber sur quelqu'un. Il observe les lieux : les murs humides, le plafond bas, la porte qui donne sur l'extérieur. Si quelque chose s'effondre dans le couloir, il sera impossible de sortir. Une vraie fosse commune.

– Non, dit-il plus ou moins fermement. Je vais y aller. J'essaierai de repasser sur le chemin de retour

– C'est cela, répète la femme pour seule réponse, en s'écartant pour lui laisser le passage.

– Attends, dit Vira. Je viens avec toi.

Personne ne les retient.

+

Une fois dans la rue, ils se mettent à respirer profondément. Parce qu'il y a de quoi. Ils longent les immeubles, se cachent entre les arbres. La pluie persiste, l'air refroidit.